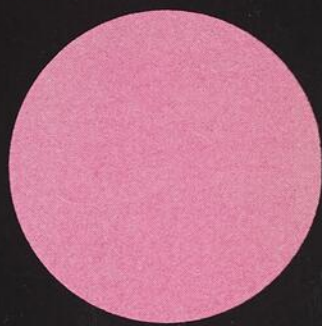


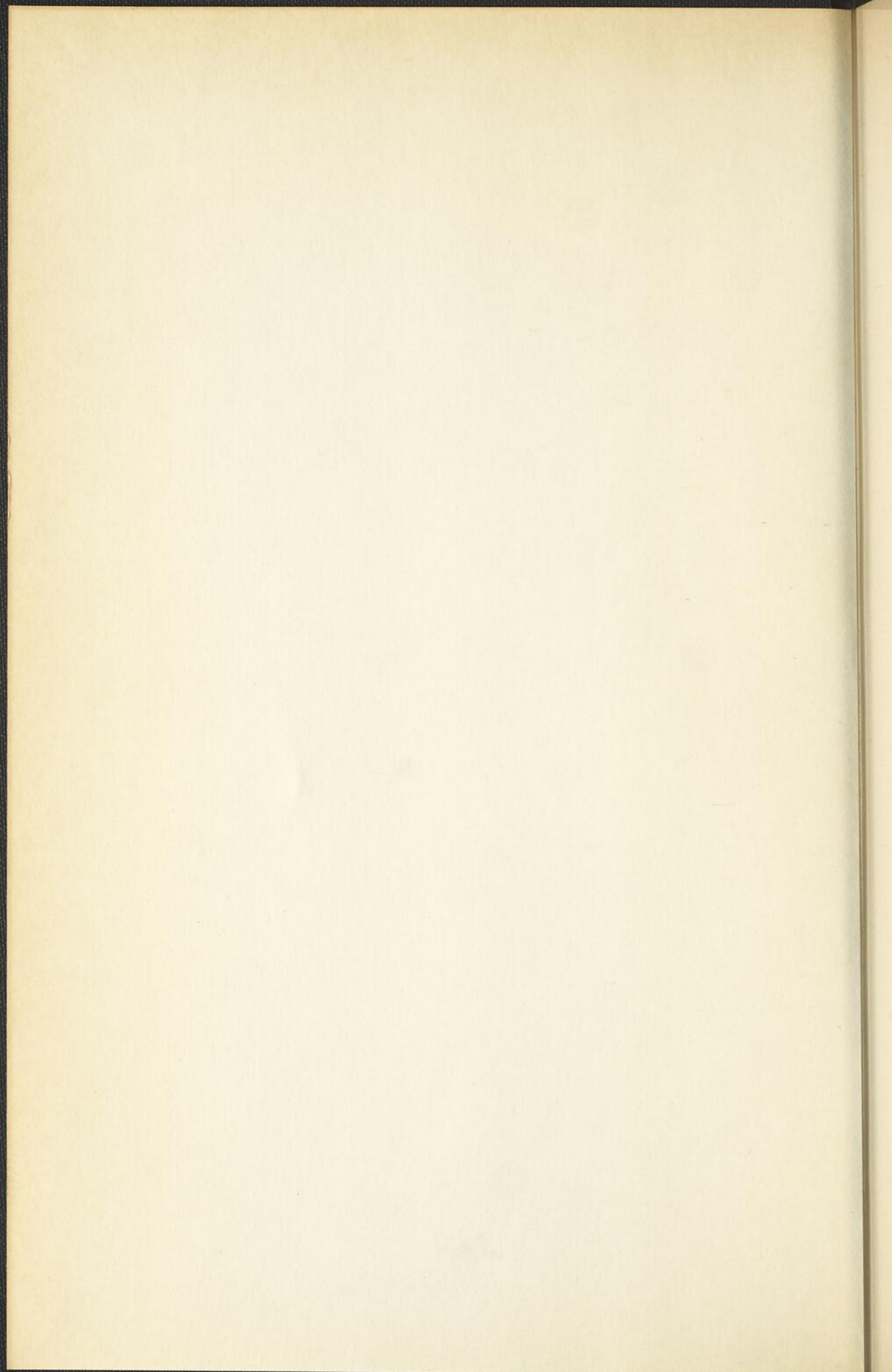
SR
00-10

S

la nouvelle barre du jour



78



*la
nouvelle
barre du jour*



237

30

LA NOUVELLE BARRE DU JOUR

Numéro 78

Mai 1979

Secrétaire de rédaction:

Jean Yves Collette

Direction:

Nicole Brossard
Louise Bouchard

Jean Yves Collette
Michel Gay

Distribution exclusive:

Diffusion Dimédia Inc.
539, bd Lebeau,
Saint-Laurent, Qué.
(514) 336-3941

Dépositaire en France:

Librairie La répétition,
27, r St.-André-des-arts,
75006 Paris

Correspondance:

La nouvelle barre du jour,
C.P. 131, Succ. Outremont,
Outremont, Qué. H2V 4M8

La *nbj* est répertoriée dans *Radar*, dans le *Canadian Index* et par la *Pressothèque de langue française*.

La *nbj* est membre de l'Association des éditeurs de périodiques culturels québécois.

Les auteurs sont priés de n'envoyer qu'une copie de leur oeuvre, les documents n'étant pas retournés. Les auteurs des textes que nous publions sont seuls responsables des opinions qu'ils émettent.

La reproduction des textes et des illustrations paraissant dans la *nbj* est strictement interdite sans l'accord écrit de l'auteur et de l'éditeur.

Dépôt légal — Deuxième trimestre 1979.

Bibliothèque nationale du Québec. ISSN 0704 - 1888

Sommaire

FICTIONS

- 5 **Polyope**
Normand Campeau
- 20 **Trois gestes**
André Paul
- 24 **La mort sèche**
Marie-Claire Vaillancourt
- 29 **Bain**
Louis-Dominique Lavigne
- 41 **(trois textes)**
Gabriel-Pierre Ouellette
- 44 **La poutre aux yeux des problèmes**
Robert Morency

HISTOIRE D'ÉCRIRE

- 48 **Journal d'un écrivain**
Jean-Pierre Guay

ESSAI

- 64 **Au dire des frontières**
Louise Cotnoir

COMMENTAIRES

- 85 **«Une vie de Freud»**
Nicole Deschamps
- 89 **«Cette phrase me surprend»**
Guy Cloutier

fiction



Polyope

Normand Campeau

parce que j'on. la tournure des événements. débride sa charge. marche sur ses jambes. mille fois répété. toiles tendues dans le sable. toile tendue au-dessus du feu. signifiante aux devantures. le défait donc au petit matin. la carte maîtresse. l'assurance-santé. et les autres. visionnement. boire du ciel. poitrine au vent nu. poussé trop fort trop vite. et l'intestin grêle. y croyez-vous. les filets jusqu'aux glaives des remous. par à-coups. l'embrouillement de son ombre dans la mienne. bribes. d'encre au fil. sens du poil. « je cherche mais je ne trouve pas. » — les lutins. anamnèse. ananas.

ce à quoi faire le poids. à faire la cassette. big deal. le sang percé d'un corps plus vaste. pêcheur d'éclipses. et le fil conducteur. témoignages. le cri affiché au centre comme le scalp. mad love is coming. stop. grimpe jusqu'à l'oeil. les labyrinthes du corps. des mots toujours des mots. quant au mal. instantane. lapsus. mange son nom jusqu'aux racines.

sans bon sens d'obstructions. déjà vu. pourquoi remettre à plus tard. à plus ou moyen terme. accroche son coeur à toutes les eaux qui la reconnaissent (l'indienne d'accalmie). coulent-elles aux gestes. pêle-mêle. livre de beurre. à s'adoucir au silence des morts. et les tribus nomades qui habitent le corps. « nous avons aussi constaté que . . . » la marche dans le sang comme un désert. gouverne la dent du mot. dépose. au choix tel (tic tac tic tac). le rire du charlatan obstrue les veines. sa fille élastique de plumes (de bec) émerge le père aveugle à raz bord.

infinitésimal. percer dans des cris d'enfants. mains qui se parlent. ce corps-cathédrale. l'attente en précipité. cliquetant de miroirs. et sa tête de lapin. diction automatique. globe d'île. des fioles et des agirs. bouillie pour les chats. de loinne mémoire.

les nerfs cachés dans l'oreiller. vibre. les chercheurs d'or. les visages de belles femmes trouvés dans l'écuelle. puisque j'écris pour tout le monde. le ventre qui cherche sa plug. corps qui photographie. floche. mironton mirontaine. du sens crocodile. mais ne devine rien. c'est le rendez-vous des oiseaux d'avec leurs chants. les pluies tombées pour des années d'avance. qu'aire. consignes misérables. font-elles peur. en place. sous la poigne d'une main qui gouverne (attelés). tout coule d'une poitrine de titan. revenir à dire. les vents des glaces qui s'appellent sans arrêt.

fortrel et coton. brun pour rester. la distance entre « j » et « e ». appelle son visage dans le lac. l'aussi sourd qu'un aveugle. papier-éponge. achalant. demande sa ration d'encre. elles qui fusent de ses étendues. entre sel et sable. connaître l'est de la ville. se replace à l'affût. sa place au soleil. tergal. le vent qui apporte du sang dans les mains. le fleuve qui m'accompagne. (le fleuve est le nerf).

pousse d'arbre dans le corps au coeur. vents par-dessus corps. 5' 8" d'argent sonnante. se mêle de quoi. de qui. peau sèche ses glaces. le corps et le père c'est le parent. s'éloigne-t-il de quel sujet. à des crises. toupie de fonte en rapide. tête qui harcèle. à la loupe. à vrai dire. le jour s'empile dans les mains. ton mon notre. facile d'accès. peler la terre jusqu'à sa carapace. ventre d'évier.

fait des pieds et des mains. pour ainsi dire. et le quotidien banal ? porte l'éclat des saisons comme une tunique. bruits aveugles. si ai-je l'air de ce que je devrais ou du devoir d'avoir l'air. mais puisque l'autre bord est trop loin. et personne qui sait nager. le poumon de terre. tonne le coeur sur ses écueils. ou de l'autre qui lui demandait ce qu'il pensait des fromages kraft. sang d'étoiles aux veines. à remplir chaque trou. les yeux fatigués des mots toujours. mais quand même. aux tremblements de terre dans sa tête. l'enfant des sables des soleils des marées.

si le rideau tombe montre du doigt ses pendus. à ceux qui déchirent l'oeil pour le vol. exulte. nu jusqu'au corps. cet enfant jeune genre de fixation. mais où est la table des matières. s'affole trop bien. au forçail. être l'enfant de son ombre. le temps au mortel. le lecteur en veut pour son argent. à battre dans un coup de tambour. soliloque. au pied du mur. tourne-t-il en rond. croche l'antique l'hantise. tire son toit jusqu'au ciel. cérébralement. propulsion. propose un étirement. vivre. (se mouvoir) dans leur écriture immense. éclatent les sons de bourgeois sur les (fatigues) de blés.

chaque seconde sa photo. plaque à l'angine. et qui chante au travail. l'hémorragie. porte sa mort jusqu'au vent. d'ouvrir aux tisseuses élastiques. son soleil qui lui souffle des chants barbares. danser. danse. le minimum d'entregent. se souvient donc. et où aller. rugir proche des fontaines. les lentes princesses du vent.

l'élan de vitrine. les directions se confondent même.
et. jeannine mignolet en transe. le vent dans le
respir. miroirs cliquetis les de. l'oeil livré aux
miroirs. jonction des fleuves. connexion du plein
ventre. réacte en chaîne. latitudes du corps. lui passe
le mot. ravigote.

corps à suivre comme une mouche. et la chaleur
certaine de l'eau. c'est à se demander. vitesse de
terre. se réveille coeur aux veines. l'eau sèche des
gourdes. main mal gantée. la signification en bas de
la ceinture. pour la suite des choses. aux mots de
prétexte. dans le fond. l'émiettement instantané
dans le sablier. moi ce trou béant qui m'attire.
tout-le-monde-s'en-fout.

et si les questions n'avaient pas de réponses. (si tout d'un coup). invisible à ceux qui cherchent à se deviner (errer par bandes). s'agit-il d'un jeu. communion lac des eaux. qui tombent en tête. et la main avance. main qui garde pour elle seule ses prises sur les crinières du soleil. Points de suspension. les yeux éparpillés sur le corps comme des yeux. en train de. mais pour le croire. la suite t'attend.

langage de feu. de quel plan. la taille du soleil son sein. en vrac. par effraction ? qui parle de fautes. s'ouvrant et se creusant un trou à toute flambée. proie facile. du parental à l'ordinateur. le cri qui enferme sa musique. au conditionnel présent. depuis le temps. signale le bon sens. tel que j'attèle détale. ni sans façon ni fausse couche. Queue leu leu. finir par quoi.

vents qui tanguent au corps. le ventre qui montre la
faim et la soif comme 2 statues à adorer. de toutes les
façons possibles. bien souvent. des tocsines. corps
d'aluminium qui tète la peau jusqu'au sang. pareil-
lement aux lunes lentes du polir. déviation. se
sommés tus. bonhomme 7 heures pêche l'éclipse.

l'aqua-moteur. marcher boire aux fleuves des
rencontres. or

les enfants qui frappent du tambour ne savent pas
qu'ils répondent à des ordres. ligne de téléphone.

terre comme un sexe. sous quelle étiquette. répercussions. et des mers de foetus qui viennent secouer leurs vagues. ribambelle. faire le point. et des mers de cliquetis faire l'écho. il fut un temps. disneyland. toujours à recommencer. nuits de ciment. avec mes humeurs. d'engrenage à vif.

respire des yeux. cheveux de feu. si lence. abandon. refait 100 fois le jeu tendu dans le sable. coule jusqu'à source. dans l'esprit même du grand pâwâ. 50 terres au-dessus de la tête. si comme face à pouvoir la devine. qua torze.

la soif rugueuse comme la langue d'un chat. à se clouer jusqu'à la mâchoire. dans le sol. si un gage de bonne volonté. comme d'avis. et d'imposteurs qui seront démasqués. étrangement. accumule les mots. si elle accouche des planètes. me transplante dans son ombre. car. or. la porte est enchaînée. le répète. soit-il. the show must go on.

l'al phabet. les pansements à la racine de dent. au poteau d'écriture. se surprend toujours. vers quelle direction. bris d'un des corps. à rejoindre son souffle. même. change de tête comme un chapeau. n c. matricule. écrapoutir le rétrécir progressif. coeur d'oiseau battre aux tempes.

ma famille en sang de bison. m'arrache les mots de la bouche. mains d'abîmes. l'étoile de glace qui pousse les dents. st-sauveur. la gencive saillante. rapport maudit. machinal. mine de rien. effilé aux 4 vents. par exemple. si d'un défaut de langue. eu vent. c'est-à-dire. l'eusses-tu cru. parole d'honneur. respirs de feu. ne fait que bouger pour se perdre dans ses corridors.

se répandre comme un verre d'eau. du pourtour des efforts. quand la preuve se fait attendre. vizou. par ticules. à propos. au front d'imaginaire. catapulte l'oiseau plus loin que la mémoire. vue d'ensemble. tue l'ombre qui l'habite. sur le bord de.

hors trace hors jeu de frappe dans le miroir.
ouvrir ses
cris.
ne répon-
dre pas.

frappe d'un autre sur sa vitre — rebondir. neige de
plumes. à tuer le temps en plein coeur. flagosse. et la
suite des choses. des mots. nomade sous fines
poussières. définir abandon quoi. définitions. ka-
mikaze. corps tremble à l'arbre. l'élastique aux
formes. molle cervelle. pour suite ininterrompue.
eaux de remonte en bouche. désouffle son corps
dans son ciel. la vitesse de sa fourrure. dire et redire.
caméra d'oeil.

cible métallique. chocs de plein front. no parking. page qu'on prostitue. qui jaunit sang qui craque. in (ex) cursion. lisible et lisible. galvanomètre. parade des affiches. aux îles de touche. l'oeil d'hublot. comprendre visiblement. l'inévévidence d'une charpente. à bruire aux éclats. torpinouche. jusque las. pourtant on aimerait croire. vouloir. d'attente les courants calmes. faut quasiment croire. quel est le coefficient de difficultés. du bleu comme au bout du geste. cuirasse de sons.

et des multitudes d'approche. pendant et la nuit et le jour. il s'agit de par lui-même. de l'encre aux commentaires. corps noirs qui montent du ventre. halos de métal. et des barbos. l'errance du petit poucet. couches d'épais de ciel. pour le dire. droit devant. les jetés aux sans nom. n.b. se faufile dans ses gestes.

dans le milieu du lac. son souvenir qui le devance. et l'élan marin. la roche arrachée au-dessus de la tête. seconde peau qui se tisse dans les veines. apprendrait-il seulement le russe ou l'afghan. mais les positions ne sont plus les mêmes. les positions changent de place même. quand ses dents percent sa joue. qu'il répand sa soif. l'élan qui brise les vitres. et son coeur. envahir la salle. vide. coup de théâtre. toujours croire aux surprises. ne pas s'attacher disent-ils. mais la salle rouge. dans la salle rouge. l'autre n'était pas rentré. fin seul dans la salle rouge.

dentifrice pleine lune. sécrétions. aux échos du lac qui attire comme un miroir. d'une denrée rare. croire en une résurrection du possible. n'être pas celui qui parle mais qui dort. dans son futur. quand les dents s'usent. quand ses efforts lui demandent un exigeant choix de couleurs. mais ses efforts le laissent se voir dans le miroir. on l'a vu. ce je qui m'affiche. aujourd'hui grêle. viande à chien.

Trois gestes

André Paul

Ces mouettes

Ces mouettes frottées au fumeux masque
Érigé Diurne
Cri seul sondant le tendre des briques
Jusqu'à l'angoissante poussière.
Écarté de l'eau,
Vol comme répudié: ni cendres, ni présage,
Mais une profane rotondité, traduite,
Épandue à leur lieu.

Le regard germe dur enserrant sol et chair.
Ébaubis tous
Des hommes se meuvent parmi les surfaces et
l'usure.

Trois gestes

*Mouvoir.
Esquisser l'ombre des mots.*

La clepsydre, unique cicatrice jamais laissée aux
chairs de l'eau.

*
* *

La bouteille, son refus de réunir. Les larmes les
premières auront renoncé aux aspérités, à l'as-
cension. Fenêtre carcérale.

*
* *

L'encre, cette humaine faiblesse raturant sève et
sang.

La mort sèche

Marie-Claire Vaillancourt

dire qu'elle traîne en son ventre les restes de sa mort sèche. «Mon père est mort. Les pères sont morts. Ceci est un travail de deuil»¹, tentative par là même, qu'elle s'adonne au nom de son père désormais noirci. «Je ne sais pas si celui que j'aime est ma mère parce que je nais pour lui ou parce qu'il est celui sans lequel je ne veux pas mourir»². Mais voilà, il est mort avant moi, avant même d'être en couches,

1. Catherine Clément, *Les fils de Freud sont fatigués*.

2. Hélène Cixous, *Angst*.

que je vous dise: sa mort retient ses
eaux, enfle ses hanches déjà rondes
(pour savoir en moi la mort d'aussi près
qu'en celle de ma mère) et crève, crève
cette petite intimité qui réduit le corps à
celui du père,

l'angoisse pousse, pousse sur la mem-
brane sèche, dans un lit, tenue à l'écart
de sa seconde chair, à distance d'elle. Je
n'ai aucun mot pour accentuer ma
mémoire sinon l'envie de revoir se fer-
mer les jambes, des pieds liés pour n'en
plus laisser rien passer,

aucun corps ne se dresse en moi, du ventre ou j'en suis, j'y reste, seule à seule. Faut-il se rappeler le retard des voix MON PÈRE EST MORT et rien ne signifie l'absence en ce retard des voix. MA MÈRE A LE SEIN ENGORGÉ ET N'A JAMAIS AUTANT SOUHAITÉ LE SEIN ENGORGÉ, la soif me lacère la gorge. On remet de l'ordre à la chambre. Elle a caché les langes,

mon père est mort, hier, pourtant et quelquefois, je pense encore: il a eu du mal à venir, il s'en est allé bien vite. Je le vois, parfois, dans le ventre gonflé de sa mère, face contre paroi,

mourir, la «mort est une syllabe habitée»³ et j'y veille. JE CROIS SAVOIR ICI QU'IL EXISTE UN PEU DE CETTE MORT LÀ, comme toujours je l'ai vue en celle qui n'a pu le mener à terme; toute pareille, je suis captive et germe en moi un temps ouvert sur l'arrêt,

dire qu'elle traîne en son ventre les restes de sa mort sèche. Évidée, lieu-dit de reconnaissance paternelle. Le corps tombe lourd sur le drap, s'ouvre, s'énonce comme l'espace retenu par la mort,

silencieuse ma mère a le sein engorgé

3. Normand de Bellefeuille, *La belle conduite*.

Bain

Louis-Dominique Lavigne

*Est-ce que je fais sentir ce que je veux dire?
Et comprend-on comme celà définit bien en
quelque façon le sens de mon oeuvre? Qui est
d'ôter à la matière son caractère inerte; de lui
reconnaître sa qualité de vie particulière, son
activité, son côté affirmatif, sa volonté d'être,
son étrangeté foncière (qui en fait la provi-
dence de l'esprit) sa sauvagerie, ses dangers,
ses risques...*

Francis Ponge

maigre fleuve
par tuyaux jeté
l'océan jeûne libre
un filet d'eau douce
secoue sa proue
lisse réglisse
longue gangue
langue lente
lèche bêche
l'émail-travail
du récit

piant

tête de mouton

saigne

sa laine

motons de syrop

découpent une limpidité ouvragée

siffle

tubulure d'écoulement

ton appareil tordu

ton sexe chevrotte une douche tremblo-
tante

de médecine
rayons de robinet
 gicent des tripes d'aqueduc
hot/cold
 bavard à volonté
 chutte de radio-matin
 niagara-fm glouglou
faune fluide
s'échappe
de la vessie
parfaitement chevillée
à la civilisation-savon

serpentin de cabinet
politise sa rosée
en ennemie des étrons (cadavres alimentaires)
ou chiottes de regards propres

chaude liqueur de pieuvre
bruit
un crachat d'ange

écluses ouvertes
versent leur fourrage par oreilles de lapins
lumière suinte sur fauteuil
avec paquebot bionique
par Lachine canaux télé-Soulange

hygiène

goutte

ses muscles

flamboyante venaison
éclabousse
de toute sa rage

par plomberie spirituelle

libation des nerfs
repos vinicole
embue
un filandreux fétal matelas

(parole ouverte ou fermée en celà robinet
vocal ou bouche de tire-lire des sous noires
jetées en phrases exécutent un blabla
rafraîchissant et poursuivent le nettoyage
des bébittes lapant gling-gling l'argent
déchire ses miettes de marteau qui cogne
bing le petit cochon se brise en natations
intimes loin de l'exploitation balnéaire)

nuptial ballast
déboule de la cursive

paix malaxée
bombe le torse
moelleuse toison
par orifice d'alambic
jus de trêve-magasin
en boîte de conserve
jusqu'aux portes
du paradis des boissons
s'agglomère la bouillante détente

mais
la guerre se cagoule de bulles bleues
se plonge la conscience dans un déluge
éconduit une trempette
dans la canaille des flots

balnéation mondiale
au thermaire suppositoire
mitraille la crasse

déboule huile aseptisée
se trempe le bout de l'orteil
la frontière
dans l'ouch!

tuer le microbe

imposer la maison des poissons
une pinte de soleil
arrose le drappé des jambes
aquarium sous coquille
de sérieux bipèdes
par bénédictions de barbouillettes
se sanctifient le pouilleux
prêtres du blanc
sortent à genoux par la douche
agite la goupillonne propagande
quand la boue est vivre

aquatique confessionnal
absous les quotidiennes
taches de naissance
par gouttelettes égrenées
un chapelet
impose son pénitencier

coûte que coûte ils ont inventé
de nouveaux médicaments
pour enfin l'éliminer
le rebel poison social

non
le cerveau refuse les lavements

liberté en poudre
se fiance la chaussée
aux pharmaciennes mouches du mal

le corps s'insurge
de cacas indélébiles

casque de cowl piscine son logement
shampoing défenestré fouette une crème
sur la peignures des algues
euréka d'Archimède flotte un singe
roucoule serviette philosophique
une sècheuse d'h20
l'homme et la femme
veulent changer de pot
entrer dans un autre
plus propre
être bain dans leurs biens

démocratie grand format
verse son eau de javel
sanctus sanctus sanctus
Sainte-Marie monoxyde de carbone
bleuit les caisses électorales
les crottés portent leurs corps chez le chinois

lavabo géant
attend l'ordurier squelette
se fait accueillant
le royal bidet
lorsque silhouette
se venge en cul

ils ont inventé
de nouveaux traitements
pour tuer proprement
la délinquance des clowns
et enlever l'horreur historique
des recoins de la mémoire

association de liqueurs pourtant
gagne la bouche de métro
se frotte au snap des druides
l'oeil rivé au grimoire d'Holyday Inn
embarque dans la blanche chaloupe
son vêtement est une salle de chair sale
et espère prendre d'assaut
un bassin

de foule (lumineuse)
de vapeur (ennivrante)
de soleil (rare)
pour s'en laver les chiens

écoutez
la vérité pue l'esclavage des dogues
le meilleur ami des bums
se matraque l'événement
par casquettes de piquetage
écoutez
serpent coule un ciel à lames de faisan
un chassé-croisé de pétards à mèche
des crapets polués aux chaudières de kleenexe
giffle un antre fabuleux au docile caniche
la barbe déploie ses vers de terre
pleure par la serrure une graisse à vue d'oreille
rivière invertébrée
par pailles ferrées
se domestique l'arrosoir de cure-dents
et achèvent les parasites arrimés
solidement aux pores
alors plasma cauchemardesque
klu klux klan un super-jumbo-compte-gouttes
gagne le large des mains à la pâte
(texte liquide en dit long sur la
salive des réservoirs aseptisés fluore bouge
un mot commet un rat de toilette ciselle
le bouchon de la censure ouvre le pénis
plombier du coeur brasse la béchamelle

parole saigne une bourrasque par l'oiseau
jaune d'oeuf coquilles de prison ruminent des
canaux
-soleil pissent souvent de chaudes épées éjaculent
un bubble-bath bachibouzouk fiel fermenté au
crocodile éclaté efface une cigarette ketchup
onion
comme un dieu pluvieux)

orgiaque pain-sauna
julep de fesses
ham bergers griffés de céréales
féculents en nage
King Kong râle un poil bavard
comme juke boxe-amazone
coriace junkie farci d'extrême-droite

ruisselante denture
prononce un calme gosier
à l'éponge qui chante
ah c'qu'on est ben quand on est dans son...
museler la fermeture-éclair
de la télé-potion
arrêter
le B(R)AIN WASH

une connaissance top secret
projette son roulis d'autres choses
comme patronales funérailles
au sauvage coulé en ciment

jet de lendemains détaché
de sa mer
suinte des flacons de vaches
allaités à la pornographie des moineaux

zinc-satisfaction et nickel-cavernes
sous d'aisselles insomniaques
sur conscience assiégée
grimpent
une dégoûtante artillerie des ventes

allez-y varech au col rouillé
baignez vos rouges aux lèvres
dans l'aquatique kermess des fjords

allez-y maladies d'hôpitaux
faites la planche dans la vitamine
immiscez-vous par brasses de champion
trempez vos terres d'Égypte
en la résurrection des flacs

allez-y pépittes d'avenir
ruez vers l'art
rage de colorado
pyramides aux peuples sonores
frileuse musique de clients
au comptoir de l'ivre-mort

astiquez-vous
avec chiures de langues
faites
peau
neuve
enfilez
un couloir
ajusté
au crâne
et
plouff
assoyez-vous
le tronc
dans la vivante chaudière
creusée
sur le plancher des leurres
à l'immersion-limite
du dire

22 décembre 1978

(Trois textes)

Gabriel-Pierre Ouellette

LES PERSONNAGES

Des personnages trouvent l'espace et glissent sur des tringles invisibles comme dans **les Villes** de Rimbaud. Ils sont peints et vont le long d'une perspective ; quand ils s'immobilisent, ils sont devenus vivants. Je souffre parce qu'ils ne souffrent pas. J'ai envie de tuer parce qu'ils ne tuent pas.

La mère reçoit le corps de son fils qui n'est pas mort et j'ai ce mort dans mes souvenirs.

LE RIEN ET LE JOUIR

Ils ont tué la parole en la répétant, la crachant, la traînant comme une bête, la transformant en saucisses de métal sur des glissières immobiles. Les mots ont disparu dans le miroir des mots et la glace se transforme en masse humaine impuissante.

L'impuissance de la parole devient jouissance. La lumière se fait et on ne voit rien.

LA GRANDE OURSE

Le cirque se fabrique avec du papier et les chiens avec des humains. Le poète déteste les humains quand il lit ce qu'il écrit, et son écriture est un trapèze qui tourne contre un rideau bleu dans la nuit. Elle détruit les simulacres et se change, le long de sa corde, en les battements de mains minérales de l'homme en pleurs. Elle ne voit jamais la queue de la Grande Ourse qui essuie le ciel de sa couleur.

**La poutre
aux yeux des
problèmes
(extraits)**

Robert Morency

cesquelquesueursurlesfeuilles amascher
lesmots cesursautsouslalangue danslaboue-
chemin perturb permému(t)ables mal et ce
mot qui sabré *danse maléablesgestes qui*
soul'age tordure l'aile tant qu'on y repersiste
les signes et lig(n)e laisse isolant mais tenace
époumouvant atur et j'enjambe la rampe
innommable nomade l'*indi* si/gne signe piste
cette trainée sur l'avant- bras où l'abc
oss(e)u(x) s'entaille *indélibile*

quatre

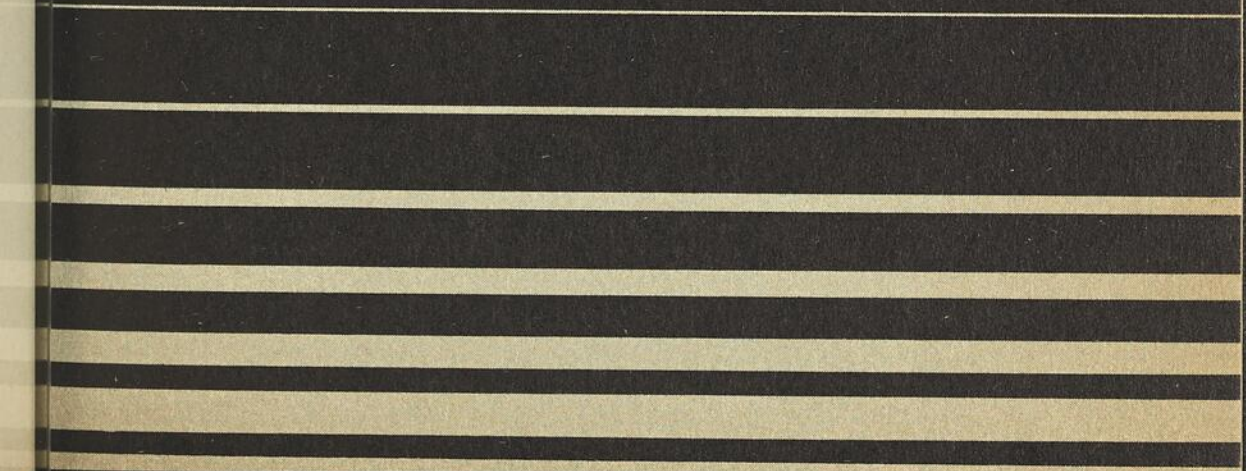
autemplesbourdons c'est rien qu'un gou-
dronnementsipeupeineperceptiblecotégoua-
cheducoeur unelangu ille vrr mon cerveau
sceau rose et rond à la tél évation c'est la
publicité traquenardtechnique c homme co-
quoncasse ces petits morceaux de verre de
bouteillesdecoketdepepsi qu'on colle au des-
sus d es murs pour couper les mains li(b)vres
pendante pendant qu'au pasbas les jeux sur
les maux les i cherchent leurs coins l'ombre
d'homme rupture su e t pas qu'en ces sons
plus au fond engorgé l'on cri l'on reste là au
fond très au fond des horri fices bucaux
même

six

crachalaudblancachotchu()té en mâle de
têxte tuetondisfilongcours effricacephrassé
sebris à la fouletdesma insistantesouscecora-
toretra vers ton corps le tien respaonsable
tonrecit quefairequelguerre au guèr-
r(v)oye/icis'écrit (l)eur combat pas le tien
eurepu l'ami mâle- offensif le prendren-
partielevendrenquartiers pourtant le cri
dure, s'enfonce

sept

histoire d'écrire



Journal d'un écrivain

Jean-Pierre Guay

I

Plus de cinq ans maintenant. La vie tout court est devenue littéraire en partie. Des livres ont été publiés, au Québec et ailleurs. Une revue a été fondée, **Estuaire**. Des chansons ont été interprétées, dont l'une emportée par la fraude olympique.

Mais chaque soir ou presque je reviens à cette évidence que la vie dans ce qu'elle a de littéraire est une bien triste chose. Alors, me disant cette vérité, je retrouve une joie profonde. Je peux m'endormir en paix, d'autres se chargeront bien de ramener le texte à tous ses prétextes.

II

Il faut insister: je suis un homme heureux.

III

«Tu écris bien, mon p'tit christ. Ça me fait peur.»

Il me semble que si j'eusse été Rimbaud, c'eût été là le compliment ultime.

Montréal en 1977. Un restaurant tard dans la nuit. Me voilà devenu crabe à mon tour, en train de fixer le menu d'un dîner d'ambassadeurs, de planifier la trentaine de vols aériens qui m'em-

mèneront dans tous les coins du Québec en dedans de dix jours et de boire un bon vin (j'aime les bons vins, mais j'en oublie toujours les noms).

Qui suis-je?

Un p'tit christ, c'est toujours plaisant de se l'entendre dire.

Qui écrit bien: paraît-il, oui. Mais qu'est-ce que bien écrire?

Ça ne fait aucun doute dans mon esprit: bien écrire, c'est bien vivre. Or, bien vivre, se sentir bien dans sa peau, n'est-ce pas ce qui fait peur, aux autres souvent, à soi-même quelquefois?

Qui suis-je d'autre encore?

Un homme libre.

Maintenant, je peux sauter dans ma voiture et rentrer à Québec par le nord. J'ai envie de prendre mon temps, de voir se lever le soleil sur le fleuve.

Un homme libre et heureux. Assurément, le P.M. (comme ils l'appellent entre intimes) ne savait pas, mais pas du tout, qui il mandatait quelques mois plus tôt pour agiter une certaine fierté dans l'âme des Québécois. Un homme libre et heureux, en politique, n'est-ce pas toujours un ennemi?

Je me suis fait un instant cette réflexion. Puis, je me rappelle avoir haussé les épaules. Au diable les imbéciles. Je continuerai d'être un homme libre et heureux. Un homme à oublier. Le p'tit christ, c'est promis, essaiera dorénavant de faire peur le moins possible.

Alors, quelques mois plus tard à Sherbrooke après un récital de poésie, cette femme s'approchant, et dont j'avais pressenti avant qu'elle ne parle que je la connaissais depuis toujours tant se

lisait déjà dans ses yeux ce qu'elle avait à dire :
«Vous êtes un homme, monsieur».

Oui, madame, libre et heureux comme il vous
plaît également de l'être.

Je reviens encore à Québec, mais cette fois par
le chemin de l'amiante.

Je me sens moins seul.

IV

Pour beaucoup, se définir comme un homme
libre et heureux est certainement la pire des
provocations. Ceux-là croient dur comme fer
que nous ne pouvons être ni libres, ni heureux.
Ou alors celui qui prétend l'être n'est qu'un
inconscient.

Mais qu'en plus ce soit un écrivain qui se
définisse comme un homme libre et heureux, il y
a de quoi se révolter.

Ainsi, jour après jour, j'apprends à me taire.
Je veux vivre de cette liberté et de ce bonheur
dont je suis sûr, au fond de moi-même, qu'ils ont
plus d'assises en l'homme que ce qu'on voudrait
généralement nous faire croire. J'apprends à me
taire parce qu'il est délicat de parler de son
bonheur et de sa liberté et qu'il me faut prendre
le temps de trouver les mots justes pour un jour
pouvoir en parler sans provoquer la consterna-
tion de ceux pour qui le bonheur et la liberté
sont la négation de leur révolte et de leur mal de
vivre.

Autrement, si ma liberté et mon bonheur
devaient faire le malheur des autres, comme je
suis parfois enclin à le penser, je craindrais de
cesser de me sentir libre et heureux.

Cette problématique n'est pas facile à explorer. Les valeurs d'équilibre ont en soi quelque chose d'austère. Elles sont pourtant socialement et psychologiquement, j'en suis convaincu, la base de tout dépassement dans une vie pleinement vécue.

V

Septembre 1970. La maison à Sainte-Foy fait déjà l'objet d'une surveillance policière.

Octobre 1970. Depuis quelques jours l'avion gouvernemental nous transporte, journalistes, hauts-fonctionnaires et ministre, à travers la péninsule gaspésienne.

Puis un matin, à Baie-Comeau, le voyage est interrompu. On parle d'un enlèvement à Montréal. Le ministre reste enfermé dans sa chambre.

C'est la crise d'octobre.

Maintenant, tout le reste n'est que littérature.

Mon retour à Québec coïncide avec le début de mes vacances. Je quitte les bureaux du journal sans bien réaliser ce qui se passe.

À Montréal, chez des amis, la peur ouvre les portes et fait fuir les plus innocents.

À Dolbeau, au Lac Saint-Jean, j'apprends l'enlèvement de Pierre Laporte. Mais cette fois je ne suis pas surpris. Ou je ne suis surpris que de trouver ce second enlèvement naturel.

Je retourne au journal. Je dois m'occuper de la crise. Les éditions spéciales se succèdent à un rythme infernal, comme le reste.

Trois mois plus tard, je suis à Paris. Les

Québécois y sont là aussi sous surveillance policière.

Puis, en juin, de retour au Québec, je donne ma démission. Le jeu m'a déplu.

Mais aussi, j'ai décidé d'écrire des livres.

En même temps, je découvre que tout colonisés qu'ils soient, les Québécois ont probablement autant de possibilités sinon davantage que d'autres peuples pareillement exploités de faire le ménage dans leurs affaires. Mais ils doivent mettre le temps de leur côté.

Alors je pourrai peut-être faire ma part.

Si on m'en donne le temps, si je sais aussi le prendre.

Octobre 1976. Je suis convaincu de l'élection du Parti québécois.

Novembre 1976. Nous avons pris notre temps. Mais Dieu sait pourtant que six années ne sont pas grand-chose.

De toute façon, je trouve ma conscience d'écrivain plus en accord avec l'évolution des événements que ne l'était en 1970 ma conscience de journaliste.

Mais aussi, dès le soir du 15 novembre, un je ne sais quoi de pessimisme me tourmente déjà. Ce qui passe l'écran à la télévision, c'est l'image d'une nouvelle bourgeoisie. J'ai le choix entre lui donner tacitement mon accord de principe, ou d'attendre encore, c'est-à-dire de m'accrocher plus que jamais à cette réalité tout intérieure que je viens de mettre des années à découvrir.

Je choisis le second terme de l'alternative. En silence, un peu fatigué. Parce que je connais maintenant un peu mieux le métier d'écrivain et parce que je sais qu'il représente la voie d'une solitude plus que certaine.

Mais j'ai aussi besoin du monde pour vivre. Le Québec ne me suffit plus. L'idéologie nationaliste n'est plus une réponse et ne le sera plus jamais, quoi qu'il arrive.

VI

Sur mon statut d'écrivain, je ne me fais aucune illusion. Quelques livres publiés à même des dizaines de manuscrits détruits indiquent assez la précarité de l'expérience. Quant aux conditions de publication, elles sont elles-mêmes si hasardeuses qu'on peut se demander sur quels malentendus repose la publication d'un livre.

Aussi bien, le statut d'écrivain n'est qu'un point de repère. Petit à petit les autres apprennent à s'y référer tant bien que mal. Puis, un jour, ils y tiennent plus que vous n'y tenez vous-même. Enfin, celui-là dont on ne savait pas trop ce qu'il allait faire de sa vie, est cadré. Il écrit des livres. Que ces livres soient bons ou mauvais n'a pas d'importance. Ce qui importe, c'est que l'écrivain publie des livres, qu'il s'engage à son tour dans les problèmes de tout le monde.

Mais oui. Pourquoi pas?

Une société a autant besoin d'écrivains que de politiciens. Les uns et les autres la confirment dans son existence. Mais si dans ce contexte un écrivain est assez naïf pour croire à la grandeur de son rôle, tant pis pour lui. Ce n'est pas avec des livres mal foutus qu'on construit une économie.

Non, je ne me fais aucune illusion sur le statut

social d'un écrivain. Le contraire serait dangereux.

Néanmoins, j'entretiens une haute conception de l'écriture. Je crois qu'un écrivain, publié ou non, s'il est fidèle à son projet, est susceptible de se changer en lui-même de façon telle que la plupart d'entre nous le souhaitons. Se changer, c'est-à-dire constamment redécouvrir le sens réel de sa propre vie et parfois de celle des autres. C'est alors que le statut d'écrivain n'est peut-être pas inutile. En autant qu'il rend visible et probante une démarche intérieure digne au moins d'un certain respect.

VII

Mise en liberté.

Au moment où j'écris ce roman, à l'automne 1973, j'ai envie de pasticher la littérature nationaliste québécoise. Mais au bout de quelques pages, je suis déjà pris d'une profonde sympathie pour le narrateur, lequel est vraisemblablement âgé d'une quarantaine d'années et se définit plus ou moins comme écrivain.

L'idée du pastiche était prétentieuse. Elle aurait supposé que je sois au moins en mesure à l'époque de récuser non seulement l'écriture nationaliste en autant que je la considérais trop étrangère au Québécois moyen, mais aussi certaines des valeurs qu'elle traduisait et auxquelles je m'opposais.

Il en est résulté une oeuvre pleine de contradictions, elles-mêmes répercutées par la critique. «Un bon roman écrit à l'impossible», titrait un

journal. En effet. Enfin, il peut être spécieux pour un auteur de dire de son livre qu'il est bon. Mais «écrit à l'impossible», l'expression me semblait et me semble encore très juste.

Écrit à l'impossible ou, plus simplement, de façon imparfaite. En somme, la publication de ce livre était prématurée.

Or, en 1974, ce livre me vaut le prix du Cercle du livre de France. Du jour au lendemain, je dois mettre de côté mes réserves les plus profondes et commencer à jouer un jeu étrange, celui d'un écrivain que les autres interrogent à partir d'un livre qu'ils n'ont pas lu.

Mais avec le temps, avec les années, un lecteur parfois vous aborde et vous parle de votre livre comme s'il l'avait lui-même écrit. Ce qu'il en dit, c'est ce que vous-même auriez pu en dire au moment où vous l'écriviez.

L'un de ces derniers lecteurs, rencontré il y a quelques mois, a lu **Mise en liberté** à Athènes.

Aussi, toujours avec le temps, j'apprends qu'un livre, une fois publié, ne ressort plus uniquement à la problématique d'un auteur mais aussi, et peut-être surtout, à celle de ses lecteurs. Or, pour cette unique raison, je voudrais ne jamais avoir à renier l'un ou l'autre de mes livres.

VIII

Il m'arrive parfois durant des mois, les circonstances aidant, d'oublier que je suis un écrivain. C'est dire que je me formaliserais peu de vivre sans livres, sans en lire ou sans en écrire.

Au cours de l'automne 1975, j'achève de détruire ma bibliothèque personnelle. Elle comptait plus de deux mille livres. J'ai d'abord essayé d'en revendre quelques-uns. Puis, de donner les autres. Personne n'en a vraiment voulu.

Pourtant, durant dix ans, le peu d'argent de poche que je pouvais avoir avait servi exclusivement à l'achat de ces livres.

Pourquoi donc les avoir détruits?

Pour un grand nombre, je voulais avoir le plaisir de les racheter à nouveau si jamais l'envie devait me prendre de les relire. Les autres, je savais que je ne les relirais pas.

Cette destruction a quelque chose de révoltant. On ne me convaincra pas du contraire. À défaut d'invidius intéressés à acquérir ces livres j'aurais pu, par exemple, faire des démarches auprès d'un organisme culturel quelconque qui se serait probablement empressé d'en prendre livraison.

Quant à la perspective de racheter une partie de ces livres, elle montre assez que je m'accommode sans en rougir le moindrement de la société de consommation.

Mais justement, je suis à peu près persuadé que la société de consommation ouvre à notre liberté des voies jusqu'à tout récemment à peine explorées. Autant on peut se mettre à posséder, autant la dépossession qui risque de s'ensuivre promet d'être exaltante.

Tout ceci, s'il s'agissait de théories, serait absurde. Dans la pratique, c'est un gouffre. Alors au bord de ce gouffre on se tient debout, ou on s'y laisse tomber.

IX

«Il y a du brouillard, ce matin.»

Ainsi commence **Porteur d'os**, mon premier recueil publié. Je voudrai, dans les années qui suivront, constamment revenir à cette simplicité. Mais il y a eu publication, c'est-à-dire que la vie littéraire qui en découle enferme cette simplicité originelle dans un ensemble de contraintes dont la complexité semble devoir primer sur tout.

Cinq ans après, je n'ai pas résolu ce problème, à savoir comment concilier ce que propose l'inspiration et ce qu'impose le contexte littéraire. Beaucoup d'écrivains choisissent, soit de s'en tenir à leur cheminement personnel, soit de faire carrière dans les lettres, l'un excluant l'autre.

Naïf, peut-être, je suis néanmoins toujours en quête d'un moyen terme. Lorsque j'écris: «Il y a du brouillard, ce matin», je tiens à ce qu'on sache, ou qu'on soupçonne au moins, que ma démarche littéraire n'est pas moins rigoureuse que celle des autres. Il y va d'une certaine qualité de la communication entre le poète et son lecteur. Il y va surtout de la possibilité, pour un écrivain, de s'inscrire normalement dans l'évolution d'une société.

X

Il y a des occasions où, abstraction faite de la vision négative, pessimiste ou même malheureuse que nous avons tous à un moment ou l'autre de nous-même, je me sens privilégié par

certaines mises en situation. Elles sont dans mon cas si nombreuses et socialement relativement importantes, qu'à les énumérer je craindrais cependant d'en mal définir le véritable enjeu.

Or, cet enjeu quel est-il sinon que chaque homme a à redéfinir pour lui-même les quelques valeurs fondamentales auxquelles il tient à sans cesse se référer à travers ses passions et ses déboires, ses bonheurs et ses malheurs, ce qui le pousse à vivre et ce qui l'entraîne vers sa mort?

Des valeurs collectives existent qui sont pourtant et seront toujours remises en question. Quant aux valeurs individuelles, ou personnelles, il est aussi difficile de les identifier chez les autres que de les professer pour soi-même.

Cette vaste question relève généralement de ce qu'on appelle l'éthique.

J'ai parlé de mises en situation. Je dois ajouter qu'elles étaient souhaitées. En d'autres mots, dès le moment où j'ai conçu le projet de devenir écrivain, j'ai misé sur une certaine dépendance vis-à-vis les autres comme vis-à-vis les événements.

C'est avouer que je suis lent à comprendre. Je ne peux pas, par la seule démarche intellectuelle, voir ce qui se passe autour de moi. J'ai besoin de toucher.

Ceci pour dire que malgré la transposition fictive de tout ce que j'écris, il n'est rien dans ce que j'écris qui n'ait été vécu. D'où ma difficulté, entre autres, de démontrer la pertinence de l'écriture par une quelconque théorie.

XI

Québec, janvier 1976. On me demande si je veux participer à la fondation d'une revue qui serait éditée et animée à partir de Québec. J'accepte. Ce projet, beaucoup d'autres l'avaient déjà caressé en 1968, mais sans qu'il y soit véritablement donné suite.

Dès le début de l'aventure, j'évalue à environ deux ans la durée de ma participation à ce qui va devenir quelques mois plus tard la revue **Estuaire**.

Durant quatre mois, nous nous réunissons toutes les semaines pour définir ce que sera la revue, mais aussi ce qu'elle ne sera pas. Essentiellement, nous en ferons une revue de poésie. Puis, le groupe de création devient une compagnie: ainsi, nous n'aurons pas à courir de risques financiers personnels.

En mai est lancé le premier numéro d'**Estuaire** au Salon international du livre de Québec. Quelques mois plus tard, plus de trois cents personnes y seront abonnées.

Travail collectif d'animation, **Estuaire** passe néanmoins depuis sa fondation par toutes les étapes à peu près normales d'une nécessaire évolution. Les collaborateurs se renouvellent, mais aussi l'équipe de rédaction.

Estuaire fait beaucoup parler d'elle, au Québec et à l'étranger. La qualité assez constante des textes, ainsi que celle de la présentation graphique, rallient les plus exigeants. Cependant, pour qui est le moins intéressé par la poésie, **Estuaire** reste quelque chose de fort accessible.

Au bout d'un an, je prends lentement

conscience de la place occupée par **Estuaire** dans la vie littéraire du Québec. Je mesure alors mieux ce que représente une revue, je découvre aussi que la publication d'une revue est une autre dimension du domaine de l'édition. Pour tout dire, l'envergure du phénomène est telle que quelques mois avant le délai que je me suis fixé au départ, je demande aux autres membres du groupe de fondation d'accepter ma démission. Mais on va, sinon me convaincre de rester, tout au moins de retarder l'échéance de cette décision.

Paris, juin 1978. Avec mon éditeur en France, nous discutons revues. Il en anime lui-même une depuis vingt ans, **Le pont de l'épée**. Il insiste: un écrivain ne peut très longtemps mener de front ses travaux d'édition et d'écriture. Il faut choisir. Je suis d'accord. Mais je sais aussi que son expérience n'est pas un argument pour solutionner le problème de mon implication dans **Estuaire** et de la nécessité que je ressens profondément de retourner aux livres que je veux écrire.

Problème littéraire ou humain, je ne sais plus. Ce qui est certain, c'est que tout ce qui repose sur une vision littéraire de la réalité, à **Estuaire** comme ailleurs, pèse lourdement sur mes épaules. Pour le meilleur ou pour le pire, je suis resté fixé à la période de **Porteur d'os**: la littérature est un moyen comme un autre de vivre, et non le but de ma vie.

Estuaire, ici, est moins en cause que je l'ai cru un certain temps. C'est l'image globale de l'écrivain que je conteste intérieurement, sa dimension mythique, ce qui fait qu'on vous côtoie,

pourrais-je dire, à un degré second, dans l'abstraction de ce que vous êtes réellement. On, c'est-à-dire aussi soi-même. La possibilité me semble exister qu'un jour je ne me définisse plus d'abord comme homme, mais comme écrivain. Or ce qui vit, aime et meurt en moi, ce n'est pas l'écrivain, c'est l'homme.

XII

Poète, je veux bien qu'on dise que je le suis, mais je ne m'y habituerai jamais. La raison en est simple: l'acception de ce vocable aussi bien par les initiés que par les non-initiés laisse entendre que le poète serait une sorte de prêtre, d'homme sacré. Par qui ou en raison de quoi, on se le demande.

D'autre part, en refusant la robe il me semble que je garde un regard critique sur la profession. Car c'en est une aujourd'hui, autant que celle d'écrivain.

Il est clair à mes yeux que le poète ne jouit d'aucune immunité, ni politique, ni ontologique. Je trouve qu'il y a des limites à la révolte comme il y en a à l'équilibre.

Tout ce qui se dit, s'écrit ou se fait au nom de la poésie est proprement abhorrant. Or, les découvertes les plus raisonnables de la psychanalyse ont aussi mis à jour certains réflexes humains qui n'ont rien à voir avec la poésie, n'en déplaise aux lyriques de toute espèce.

Tout ceci appelle des explications, mais pour l'instant j'éprouve une joie sadique à le proclamer. Donc, je réserve mes analyses pour les périodes d'accalmie.

**Au dire des
frontalières**

Louise Cotnoir

LE DIRE

Les femmes ne diront et n'écriront quelque chose que le jour où elles ré-inventeront les mots et la grammaire et cesseront de paraphraser le discours de l'oppression, y compris celui dit théorique.¹

De tous les temps la production effectuée par les femmes, qu'elle soit d'ordre littéraire ou autre, n'a présenté de valeur que pour l'*usage privé, domestique*. Pour s'en convaincre il nous suffit de feuilleter (avec un peu d'ironie) les six tomes de la collection de Lagarde et Michard: à travers vingt siècles d'histoire littéraire française, huit noms de femmes seulement ont obligé la critique à tenir compte de leur travail d'écrivaines: Marie de France, Mlle de Scudéry, Mme de La Fayette, Mme de Sévigny, Anna de Noailles, Georges Sand, Colette et Simone de Beauvoir. Et si, malicieusement, l'envie vous prend de considérer ce que la critique officielle a formulé au sujet de leurs oeuvres, vous en restez bouche bée. Question de vous allécher, je rapporte ici quelques propos écrits en regard de l'oeuvre de Simone de Beauvoir:²

1. Laurin-Frenette, Nicole. «La libération des femmes», article paru dans **Les femmes dans la société québécoise, aspects historiques**, de M. Lavigne et Y. Pinard, Éd. Boréal/Express, Montréal, 1976, p. 192.
2. Lagarde A. et Michard L. **Le XX^e siècle**, collection textes et littérature, Éd. Bordas, Paris, 1965, p. 604-605.

Elle consacre une volumineuse étude, **Le Deuxième Sexe** (1949), à la condition de la femme: à l'en croire, il n'est pas plus «d'éternel féminin» que de «nature humaine»;

Depuis 1958, Simone de Beauvoir publie ses *souvenirs* (**Mémoires d'une jeune fille rangée**, puis, en 1960, **La Force de l'Âge**): peut-être a-t-elle trouvé là le mode d'expression qui lui convient le mieux.

D'une façon générale l'auteur montrait peu d'invention dans ses romans; (elle a pourtant reçu en 1954 le prix Goncourt pour son roman **Les Mandarins**...)

Tout à fait égoцентриque, peu artiste, mais riche d'expériences de toutes sortes et goûtant avidement la vie, c'est lorsqu'elle nous parle d'elle-même et de son entourage, sans déguisement ni fiction, que Simone de Beauvoir nous intéresse le plus.³

Bien sûr, vous me direz que cela vaut pour la critique française, phallocrate et misogyne. On pourrait croire qu'au Québec, la critique fait une meilleure part à l'écriture des femmes... Pourtant, quelqu'un résumait récemment leur travail littéraire sous cette formule lapidaire: Je saigne donc je suis. Devant tant de mépris, d'ignorance et de mauvaise foi, on est alors tenté d'écrire un essai sur l'écriture au féminin. Histoire de poser «un point de vue de femme» sur cette production:

Je suis une femme orgueilleuse. Je ne supporte pas que l'on humilie une autre femme devant moi. Et moi, devant moi, encore moins.⁴

3. C'est moi qui souligne.

4. Boucher, Denise, **Cyprine**, essai collage pour être une femme, Éd. de l'Aurore, Montréal, 1978, p. 43.

Sous peine de nous trahir, je risque donc ma parole sur la vôtre. J'interroge l'écriture au féminin et par le fait même, je questionne la mienne. Sur un rayon à part dans les bibliothèques dites «les plus à gauche» je fais, comme vous, de la critique en parallèle. Hors-la-loi. Déplacée. Une vision autre des faits. Je résiste, autant que je peux, aux langages de maîtrise. Je me sais un savoir colonisé et je manipule un langage truqué. Pourtant, je ne peux m'empêcher de me rallier à R. Barthes lorsqu'il prétend que:

le seul engagement possible pour l'intellectuel d'aujourd'hui serait de démystifier le savoir en déjouant le langage-savoir-pouvoir par la pratique d'un discours digressif, non discursif et non récupérable.⁵

On croirait presque entendre la problématique des textes au féminin!

Écris du dedans. Écris les yeux fermés. L'écriture est dehors. L'écriture ne peut s'enfermer dans une page.⁶

Adopter un point de vue gynocentrique? Peut-être. Dans toute situation d'aliénation, il est indispensable que l'entreprise de dévoilement de la réalité et que le processus de libération soient pris en charge par les aliénés(es) (folles) elles-mêmes. C'est pourquoi, à l'instar de C. Herrmann dans **Les Voleuses de langue** (titre pour le moins révélateur), il m'apparaît important au niveau du texte littéraire

5. Cité par Makward, C. dans un article intitulé «La Critique féministe, éléments d'une problématique», *Revue des Sciences humaines*, fasc. no. 168, 1977, 4, p. 620.

6. Santos, E. **Le théâtre d'Emma Santos**, Éd. des Femmes, Paris, 1976, p. 12.

« de dégager, en réunissant les éléments épars de cette pensée féminine étouffée dans l'oeuf, de dégager son fonctionnement propre et d'ouvrir enfin la voie à des conceptions autres que celles d'un monde viril ». ⁷ C'est dans la perspective et le désir d'apporter quelques éléments de réponse à la question: y a-t-il une écriture féminine et si oui, quelle est sa spécificité? que l'entreprise de ce texte trouve son fondement. Bien que nous ferons constamment référence à des textes écrits par des femmes, il ne faudrait pas confondre le sexe de l'auteur avec la sexualité (féminité/masculinité) inscrite dans les textes. Rappelons avec Hélène Cixous qu'il y a «des écritures marquées» par la féminité, celle de Jean Genet par exemple. «Une chambre à soi, oui, mais pas de ghetto» ⁸ comme le disait C. Makward. Tout au plus, établir quelques points de repère, avec un parti-pris de confiance à l'égard de ceux et celles qui cherchent péniblement la voie de leurs écritures.

7. Herrmann, C. **Les Voleuses de langue**, Éd. des Femmes, Paris, 1976, p. 65.

8. Makward, C. «La critique féministe, éléments d'une problématique», *Revue des Sciences humaines*, fasc. no 168, 1977, 4 p. 621.

SE DIRE

Je ne fais cela, je n'aligne des mots que pour survivre, pour combattre la panique.⁹

Je me regarde dans l'écriture pour ne pas mourir.¹⁰

J'écris parce que j'ai peur et j'ai peur parce que j'écris.¹¹

filles mère ou filles patriarcales. Oui mais, si tu n'es ni l'une ni l'autre parce que tu as refusé la reproduction, où t'inscrire, où avoir lieu et parole, qui être?¹²

Je voudrais bien comme Yolande Villemaire «avoir l'air de mal citer mes sources et faire l'économie du nom du père». Mais comme elle, «je le signe de long en large car c'est le seul nom que j'ai. Il ne m'appartient pas plus que la langue mais l'écho me le répète.»¹³ Pour peu que l'on fréquente les textes écrits par des femmes, cette question *d'identité* vire à l'obsession. Privée d'identité affec-

9. Millett, K. **Sita**, Éd. Stock et Kate Millett, Paris, 1978, p. 77.

10. Santos, E. **Le théâtre d'Emma Santos**, Éd. des Femmes, Paris, 1976, p. 45.

11. Théoret, F. **Une voix pour Odile**, Les herbes rouges, Montréal, 1978.

12. Brossard, N. **L'Amèr, ou le chapitre effrité**, Éd. Quinze, Montréal, 1977, p. 40.

13. Villemaire, Y. «Mon cœur battait comme un bolo», *La barre du jour*, Montréal, mai-août 1977, nos 56-57, p. 122.

tive (relation à la mère déviée au profit de celle avec le père) et d'identité sociale (moulée sur les valeurs viriles: la femme de), il n'est pas étonnant de retrouver au sein des écrits au féminin, cette quête d'elles-mêmes. Dès qu'une femme veut échapper à la mythologie de la féminité dans ses diverses manifestations-fonctions (maîtresse, épouse, mère avec leurs panoplies adjectivales) «cela la rend scandaleuse et le bâillon lié à un certain type de savoir autoritaire nous le fait bien comprendre». ¹⁴ Colette n'avait qu'un nom (*du père*) — prénom. Longtemps son oeuvre fut signée du nom de son mari...

Ductile par éducation, la femme n'a même pas la liberté d'*inventer sa propre image*. Tenue au silence dès l'enfance, elle accède difficilement à un langage qui n'est pas le sien. Aliénant. La femme qui acquiert du savoir et la faculté de s'exprimer, se doit d'oublier qu'elle est femme, autre. Elle se transforme en homme:

Il n'est pas étonnant que les filles veulent émigrer dans le camp des garçons. Parce qu'elles savent qu'elles ont quelque chose à dire ou à faire. Et elles sont prêtes pour le dire et le faire, à se servir d'une langue empruntée, elles sont prêtes à ressembler aux garçons pour pouvoir parler et agir de façon intelligible. Parler pour se faire comprendre. À n'importe quel prix. Ainsi font les occupés d'un pays conquis. ¹⁵

Parler pour une femme, se dire, se nommer c'est apprendre à se défaire d'un savoir colonisé. Parler

14. Théoret, F. «Fragment d'une lettre sur la fiction à mes amies étrangères», *La barre du jour*, Montréal, mai-août 1977, nos 56-57, p. 198.

15. Bersianik, L. *L'Euguélienne*, Éd. La Presse, Montréal, 1976, p. 252.

au féminin c'est, à partir d'une langue appauvrie et presque inexistante, découvrir l'évident de l'expression quand il s'agit de la conjuguer avec le vécu. Il n'y a pas de mots pour dire la femme:

Toute femme qui veut tenir un discours qui lui soit propre ne peut se dérober à cette urgence extraordinaire: inventer la femme. C'est une folie, j'en conviens. Mais c'est la seule raison qui me reste.¹⁶

S'écrire pour une femme implique qu'elle refuse la répression et qu'elle formule d'autres valeurs que celles établies par les hommes. D'où cette nécessité pour eux de boucher l'organe de l'expression figurativement (silence, mépris de leurs textes, répression culturelle) ou matériellement (viol). Les femmes heureuses ne parlent pas, c'est bien connu! *Elles reproduisent!* Les autres? Folles, hystériques, délirantes: on cherche à les faire taire.

Tu seras pestiférée ma jolie, mendigote. Sais-tu quand on écrit on est pourchassé, poursuivi. On devient rat, on rampe, on est plus bas que terre. Écrire c'est une maladie honteuse, vénérienne. Mieux vaut souffrir en silence, se cacher. Un peu de pudeur... Écrire c'est avouer qu'on se sent mal, on doute, incapable de vivre. Écrire c'est se donner. Sublimez les mots et vous serez soulagés. Soyez tout petits, mesquins et heureux.¹⁷

L'écriture, pour nombre d'entre elles, va constituer *le lieu* où s'inscrire, où pouvoir exister. Faire agir sa rêverie, lui donner figure dans la réalité. Mais pour ce faire, la femme devra sur-

16. Leclerc, A. **Parole de femme**, Éd. Grasset et Fasquelle, Paris, 1974, p. 6.

17. Santos, E. **La Malcastrée**, Éd. des Femmes, Paris, 1976, p. 31.

monter deux difficultés majeures: voler la culture sans être vue de peur de passer pour savante, voler du temps, une chambre; et si elle veut vraiment écrire, il lui faudra encore se cacher sous un pseudonyme (masculin de préférence), l'anonymat, parfois même, se cacher physiquement:

Voilà John, je dois cacher mes papiers — il déteste me voir écrire le moindre mot.¹⁸

Bien sûr, de plus en plus de femmes osent parler de leur oppression vécue subjectivement et des conséquences actuelles qui en découlent. Voir toutes les études théoriques sur l'oppression sexuelle, économique et politique des femmes. Bien sûr, de plus en plus de textes au féminin définissent ce qu'est *le corps* de la femme, son rapport avec *la matière*, sa *vision* du monde. Certains sont déjà lassés de nous entendre parler de nos organes... Pourtant, cette *recherche de soi, en tant que femme*, est vécue dans l'angoisse et la solitude comme en témoignent leurs écrits. Car si la création, qu'elle soit d'ordre littéraire ou autre, a été si longtemps étouffée chez la femme, ce sont pour *d'autres raisons* que celle de l'absence de génie:

Hommes de la Terre, avez-vous déjà créé dans la hantise de déplaire à la personne aimée? (...) dans la crainte qu'elle vous tienne rigueur de votre génie?

Hommes de la Terre, avez-vous déjà créé dans la hantise de manquer à vos enfants? (...) dans la crainte de ne pas leur donner l'attention que réclame votre génie?

18. Perkins-Gilman, C. **Le papier peint jaune**, Éd. des Femmes, Paris, 1976, p. 15.

Hommes de la Terre, avez-vous déjà créé dans la hantise d'être ridiculisés par la critique, (...) non parce que vos oeuvres ne valent rien, mais parce que vous osez créer?

Hommes de la Terre, *vos oeuvres ont-elles déjà été marquées par toutes ces hantises, en ont-elles jamais été diminuées?*¹⁹

Si écrire pour les hommes est un métier (rentable), pour les écrivaines, c'est avant tout une *entreprise de récupération de soi*. C'est une *question de vie ou de mort* dans bien des cas, question qu'elles posent sous les regards toujours menaçants du suicide (Virginia Woolf, Sylvia Plath, Charlotte Perkins-Gilman) ou de la folie (Emma Santos, Lara Jefferson):

J'ai tué Emma S. pour rechercher une femme nouvelle, une femme pas encore née, prendre mon nom de renaissance.²⁰

L'écriture surgit donc en situation d'urgence: pour ne pas perdre la tête, pour ne pas mourir. Délirantes et hystériques, nos paroles éclatent en cris; les folles hurlent et se tordent de rire quand autour de nous, tout nous confine au désespoir:

La Folie-Femme car trop longtemps elle a été castrée, interdite au langage, ne pouvant que se racler la gorge, l'air idiot.²¹

19. Bersianik, L. *L'Euguélionne*, *Op. cit.*, p. 254-255.

20. Santos, E., *J'ai tué Emma S.*, Éd. des Femmes, Paris, 1976, p. 86.

21. Santos, E., *Ibid.*, p. 82.

Échappatoire à l'enfer des hommes: la maison de banlieu, de détention, de fous, de mort. En cette terre étrangère, *ce territoire de l'autre*, comprendre que seul celui qui construit le discours, existe. Gestation lente de nos silences pour *réévaluer nos capacités propres*, pour *mettre en doute les normes les plus fondamentales de la féminité théorique*, pour *reconquérir nos possibilités d'épanouissement, ailleurs*. Cela se passe d'abord dans *le corps*: son oppression, sa violation. Ce qui me viole? Le regard des hommes posé sur moi et qui fait de mon corps un objet fétiché, tous les mots que les hommes ont inventés pour parler des femmes; ma sexualité niée ou dénaturée par le conditionnement social qu'ils m'ont imposé. Spoliation: en être rendue à faire oublier que je suis une femme. Il s'agit encore de rapailler nos désirs, nos imaginaires, notre histoire. **Retailles plaintes politiques.**²² Entreprise anarchique où des femmes parlent entre elles, ce qui a toujours inquiété. Subversion déclarée. Écrits des sensations — toutes — retour à la matrice, à *l'origine: ce qu'elles sont*. Pour franchir les frontières du réel sans blessure: les odeurs, les voix feutrées, le pas lent, la main douce, le regard caressant **La venue à l'écriture**²³. Se défaire de nos vieilles peaux, des masques infligés. Pour *se naître*. *Se remettre en nos lieux*. *S'aimer en soi*:

Toute littérature, si virulente soit-elle, est un acte d'amour,²⁴

22. Boucher, D. et Gagnon, M., **Retailles plaintes politiques**, Éd. l'Étincelle, Montréal, 1977, 163 pages.

23. Cixous, H. Madeleine Gagnon, Annie Leclerc **La venue à l'écriture**, 10/18, Inédits, coll. Féminin Futur, Paris, 1977, 152 pages.

24. Greer, G. **La femme eunuque**, Éd. Robert Laffont, Paris, 1971, p. 185.

Affaiblies et mutilées par une répression constante (**Du côté des petites filles**²⁵, **Ainsi soit-elle**²⁶), il est encore étonnant que des femmes trouvent l'énergie pour se redéfinir, se resituer et s'écrire. *S'en faire une obligation pour vivre femme*. Ne pas ménager sa peine, décaprer la langue, s'écorcher vives les peaux du crâne:

Mise à l'écart de la clarté du possible, on va rêver en sens inverse, en faute, sans approbation ni signature.²⁷

-
25. Belotti-Gianini, E. **Du côté des petites filles**, Éd. des Femmes, Paris, 1974, 2^{ième} édition, 261 pages.
26. Groult, B. **Ainsi soit-elle**, Grasset, Coll. Livre de poche, Paris, 1975, 220 pages.
27. Bouchard, L. **Des voix la même**, La nouvelle barre du jour, Montréal, décembre 78, nos 72-73, p. 21.

ME DIRE

La sueur le long de mes aisselles. La tête qui déménage. Peur de perdre pied dans cette langue bâtarde que je suis à construire. Comment parler de nos écritures sans verser dans le discours idéologique qui fabrique les mythes et stérilise la pensée? Crainte du purisme théorique, de l'intransigeance, du chauvinisme, surtout féminin. Je désirais un texte qui *nous parle et nous dise. Débordant imprévisible et intensément libidinal*. Une écriture transparente sur laquelle superposer la vôtre en continuité et ressemblance. Pleine de trous (blancs typographiques) où mettre mes doigts, ma langue. Parler ici d'un mouvement (image du volubilis, arabesques et spirales):

(ta faim)... elle absorbe tes idées dans son vide remuant, tu te fonds en elle comme si elle t'engloutissait, ce n'est pas toi qui as faim, c'est ta force tourbillonnante qui t'absorbe,²⁸

Revendication bien sûr, mais aussi exploration. Association libre comme un discours d'analysant:

À travers la vitre, on aperçoit au fond la fille changée en marin noir. Elle a dû lutter en mer, puis tomber avec son épée, son casque, ce qui fait d'elle un soldat inconnu. Et une plante marine. Iris bleu fauché.²⁹

28. Cixous, H. **Préparatifs de noces au delà de l'abîme**, Éd. des Femmes, Paris, 1978, p. 130.

29. Bouchard, L. **Des voix la même**, op. cit., p. 22.

Montrer le temps suspendu de nos infinitifs, comme une envie de durée: du même coup, renverser le temps social, hostile aux femmes.

Un homme âgé de trente ans environ est un être jeune, inachevé, susceptible d'évoluer encore (...) Une femme du même âge, par contre, nous effraie par ce que nous trouvons chez elle de fixe, d'immuable;³⁰

Le jeune homme a donc toute la vie devant lui... La femme? Elle s'interroge au miroir, retrace les rides, entrevoit sa fin proche. Elle jongle avec la mort. Ne regarde pas! C'est un corps de vieille femme. La mère cache le pubis grisonnant. Elle ne veut pas que j'y lise les marques de mon passage, le pli creux sous le nombril et les chairs ramollies. Elle voile ma sortie:

J'ai honte de mon corps. Dégoût. Il ne reste rien de mes dix-huit ans sauvages et de mes seins hauts, la graisse m'a transformée en une grosse bonne femme.³¹

La peau douce, la peau de bébé, de vieille, de morte. Lassitude des membres. Trop de travail dans le ventre. Transformations constantes. D'elles à moi, j'y reviens. Pour savoir. D'un corps à l'autre, qu'avons-nous donc de si lourd à porter?

Être en douleurs, être l'enfant en douleur de mère. Travaille. Hallucine. Crée. Fais ta mère.³²

M'étendre infiniment dans le blanc des

30. Irigaray, L. **Speculum de l'autre femme**, Éd. de Minuit, Paris, 1974, p. 140.

31. Santos, E. **J'ai tué Emma S.** Op. cit., p. 41.

32. Cixous, H. **Préparatifs de nocés au delà de l'abîme**, op. cit., p. 131.

marges: «le silence commence par l'espacement des temps». ³³ Barbouiller délibérément la feuille. La mouiller de cyprine et de sang. Y laisser des traces. Que les mots se transforment dans la coulée et fabriquent la pâte où je plongerai, voluptueuses ma tête et mes mains. Mue d'un certain silence. Fantasma de pénétration du corps (bouche, poitrine, pubis):

Laisse-moi ma plurielle de fond en comble te
dévaster
(...)
que mon désir me conduise à tes seins
(...)
laisse-moi connaître ton sexe
(...)
laisse-moi naviguer en toi ³⁴
(...)

La fille demande à la mère de la bercer. J'ai les yeux pleins d'envie et la bouche fermée. Pulsion érotique. Désir d'unir la mère et la fille:

J'ai trouvé le baiser de ma mère qui m'enroulait
aux landes de genêts ³⁵

Ma soeur s'achète des fleurs les jours où la peur, la vie lui serre de trop près la gorge. Moi, je vole au-dessus de Londres avec V. Woolf dans son recueil de nouvelles. Je m'invente des voyages. Je ne me prive plus du présent pour l'avenir. «Transparentes nous sommes. Transparentes mais utili-

33. Duras, M. **L'Amour**. Éd. Gallimard, Paris, 1971.

34. Bersianik, L. «L'amour lesbien est une splendeur» dans *La nouvelle barre du jour*, février 1979, no 75, p. 70.

35. Gauthier, X. **Rose-Saignée**, Éd. des Femmes, Paris, p. 29.

sées». ³⁶ Dans le langage social et phallocrate nous sommes interchangeables. Comme les mots. Un élément ne fonctionne pas, on le remplace. D'où le proverbe: changer de femme comme de chemise:

On aime une femme puis deux, une autre encore et moi pourquoi aimer qu'un seul homme? ³⁷

Car il s'agit bien d'amour. Partout. De tout. Il circule dans nos textes sous toutes les formes. Comme un désir sans cesse repris:

Qu'avons-nous fait pour perdre la saveur de la terre-mère? Mais progressons vers elle! qu'on nous permette enfin d'aimer, de passer en zone d'amour... ³⁸

Dans nos écritures comme dans nos amours, nous métamorphosons les désirs irréalisables, en rêves:

Impossible imaginer la vie sans amour. ... Lâcher ta vie pour garder l'autre vie. Pas la tienne, celle de l'amour. Difficile, mais pas impossible, d'aimer l'amour plus que tout autre; par-dessus tout même. Sans passer par imaginer. ³⁹

L'amour comme une denrée nécessaire à la vie. Quand ce sont des paroles de femmes qui le traduisent, on a tendance à considérer ces écritures comme des travaux de toile: jolie facture, tout au plus. Thème

36. Guillaumin, C. «Questions féministes» — no 4, nov. 1978, p. 54.

37. Santos, E. *J'ai tué Emma S.* op. cit., p. 47.

38. Chawaf, C., *Retable*, Éd. des Femmes, Paris, 1974, p. 93.

39. Cixous, H. *Préparatifs de noces au delà de l'abîme*, op. cit., p. 94.

si féminin au fond! Mais lorsque R. Barthes publie **Fragments d'un discours amoureux**, la critique officielle se gargarise et s'étouffe d'admiration. Elle ignore les Renée Vivien, les Nathalie Barney, les Violette Leduc. De plus, elle se maintient dans l'incroyable hypocrisie qui a toujours entouré l'homosexualité féminine comme l'affirme Dolores Klaich.⁴⁰ Quant à la qualité de ces textes, quant à la volupté qui s'en dégage, quant à l'imaginaire neuf qu'ils dévoilent, on préfère n'en pas parler. Toutes des lesbiennes, des frustrées, des névrosées, des alcooliques, des dépravées! La question est close.

Déçues constamment, toujours en quête d'un ailleurs, d'un autrement. Voleuse dans tous les sens du mot, je traverse nos textes sans intention de rationaliser la lecture, de m'en approprier le sens encore moins de trouver la clé/structure magique. J'en oublie de vous citer en bas de page. Me démettre des catégories logiques toujours si assoiffées d'ordre et d'unité. Le texte déborde. Ni essai. Ni roman. Ni théâtre. *Toujours de la fiction*. Densités verbales, **La fille prodigue**⁴¹ de mots dans des phrases purement nominales:

Ne l'appelle pas: Invariable; ne lance pas tous ses noms d'émoi: élan, éclat, arrivé, jet, rire, sein unique; ni par ses noms de race, d'espèce, de différence: homme, femme, enfant, arabe, chamois, jument, chat d'arbre, vautoure, chat-cigogne, roi de lait, chamant, saintetés, indifférences, mon nord, mes froids, ma beauté, mes chants, mon gouffre, mon nil, mon nid, mes

40. Klaich, D. **Femme et femme**, Éd. des Femmes, Paris, 1976, 315 pages.

41. Ceresa, A. **La fille prodigue**, Éd. des Femmes, Paris, 1975, 232 pages.

effrois, ma mère promise encore jamais assez
arrivée, ma vie prochaine,⁴²

Faire éclater l'espace plein (matériel ou mental),
l'espace de l'homme. «Créer, se donner libre cours,
se prendre en amour et à soi-même s'associer. Par
le roi je m'allie à la libre étendue extérieur, j'agite
l'espace infini en même temps que je m'interiorise
et m'offre l'infini du dedans».⁴³ Instaurer le vide
comme valeur positive:

il fallait aller plus bas, plus bas, avant l'Histoire,
creuser, nous prospector, nous fouiller dans la
chair comme la racine dans le sol, tirer la vérité,
des couches les plus sombres, les plus vulgaires,
les plus animales de nous-mêmes, puiser le
remerciement, retrouver le respect, la cérémo-
nie de la vie, l'émerveillement de fonctionner,
l'émerveillement de battre, éternellement, dans
le coeur du monde.⁴⁴

Inscrire aussi nos rêves de métamorphoses mascu-
lines: **La vie singulière d'Albert Nobbs**⁴⁵ où deux
femmes empruntent l'habit masculin pour échap-
per aux violences de la pauvreté et pour trouver un
emploi. Dans ce même contexte de l'Angleterre
victorienne, je me rappelle **Orlando** de V. Woolf,
personnage qui vécut trente ans sous les apparen-
ces d'un homme et passa le reste de sa vie sous la
forme féminine. Trouvaille littéraire dans les deux

42. Cixous, H. **Préparatifs de nocés au delà de l'abîme**, op. cit., p. 40.

43. Cixous, H. **Souffles**, Éd. des Femmes, Paris, 1975, p. 179.

44. Chawaf, C. **La rêverie**, Éd. des Femmes, Paris, 1974, p. 113.

45. Bemusa, S. **La vie singulière d'Albert Nobbs**, Éd. des Femmes, Paris, 1977, non paginé.

cas cités, pour expliquer comment à partir d'un sexe, s'érigent des privilèges ou des frustrations. Inventives ces femmes quand il s'agit de démembrer le système qui les asservit. Transparentes, je vous dis! Solidarité féministe à la lettre. D'un texte à l'autre, comme si nos écritures se recoupaient inlassablement dans la confusion poétique, dans un étrange mélange de banalité et de fantastique, dans un désir commun de similitude:

mais en toi, ce que je perçois, c'est la part de moi qui est toi. (...) comme si chaque parcelle de notre ressemblance était soudée par le feu et que l'on ne puisse plus distinguer de césure entre nous.⁴⁶

Pêle-mêle les unes enlacées aux autres dans vos écritures auxquelles j'apparente la mienne. En réalité, qui parle ici?

En lisant le futur, elle retrouve les pouvoirs de sa bouche, l'exubérance du désir libre. Elle prend la parole; ensuite, le pronom m'indiffère...⁴⁷

Texte insaisissable déchaîné fusionnant. Rencontre de la parole et de l'image. Brouillard dans mes yeux, sur la table et sur la page. Je dérape. L'envie me prend, une envie folle, de déjouer le discours hiérarchique, ordonné et autoritaire, et de construire une parole autre, sans direction logique, à croire que plus rien ne va de soi. Je vacille. Il me faudrait des ailes pour vous suivre. *Ce désir intérieur tient-il à mon sexe?* À vous chercher de toutes parts

46. Nin, A. **La maison de l'inceste**, Éd. des Femmes, Paris, 1976, p. 21.

47. Bouchard, L. **Des voix la même**, Op. cit., p. 37.

dans vos mots, je vous ai perdues de vue au premier tournant et je me suis retrouvée écrite toute sur ma page:

une voix nue, surgie de ma gorge, qui erre, ne dit pas mot, *appelez-moi*, une voix dépouillée, chercheuse, *faites-moi venir!*, intimidée *faites-moi venir toutes à vous!*⁴⁸

Février—mars 1979

48. Cixous, H. *Préparatifs de noces au delà de l'abîme*, op. cit., p. 178.

commentaires



«UNE VIE DE FREUD»

par Nicole Deschamps

Bildoungue par Catherine Clément. Paris, Christian Bourgois, 1978, 157 p.

Surtout connue comme auteur d'un pamphlet célèbre, **les Fils de Freud sont fatigués**, paru chez Grasset en 1978, Catherine Clément publie la même année, mais chez un autre éditeur, une biographie-fiction de Freud, le héros jamais fatigué de créer la psychanalyse. Pourquoi, après le dénigrement des fils, cette réanimation du père dans rien de moins qu'un *Bildungsroman*? Pour mieux le tuer? Mieux le ressusciter? Mieux l'inscrire dans la mythologie où il réside déjà? Il n'est pas plus simple de répondre à ces questions que de résoudre l'énigme du sous-titre de ce roman qui se présente comme la «fiction d'un apprentissage»: «une vie de Freud?».

Idee de l'auteur ou de l'éditeur, la couverture du livre mérite d'être lue.

Elle est massivement dominée par le mot CLÉMENT, inscrit en caractères noirs, nom du père de Catherine, comme l'imaginera sans doute le lecteur. Sous cette poutre, insérée à la verticale à droite du titre, **Bildoungue**, dont les caractères ont la modestie de ceux du prénom de l'auteur, Catherine, une illustration sépia reproduit un détail du célèbre tableau représentant une leçon de Charcot: l'hystérique modèle, une femme, esquisse le début d'un arc de cercle qui confirme son état de crise alors que deux mains secourables se tendent pour accueillir sa chute. Couleur des photos d'autrefois, cette image sépia accuse son caractère passé. Mais quelle présence dans le nom du père affiché *clément*.

Le livre est présenté

avec mille précautions propres à rassurer les doctes, qu'ils soient psychanalystes, «littéraires» ou autres. L'auteur s'explique d'abord sur le titre, **Bildoungue**, mot de son invention, «forme zazifiée de *Bildung* (formation): la fiction d'un apprentissage», (lit-on sur la couverture), en donnant les divers sens du mot *Bildung* tels qu'on peut les trouver dans un dictionnaire allemand-français, puis en définissant le *Bildungsroman*: «trajet de vie d'un héros depuis son enfance inconsciente jusqu'à l'âge mûr conscient de soi». Non, l'auteur ne sait pas l'allemand, mais, dès la première page, elle cite Goethe, Grimmelshausen, Gottfried Keller, et il sera bientôt question de Hegel.

Suit un texte d'introduction intitulé «Fantaisie» où le propos du livre est clairement défini jusque dans sa technique. Le lecteur est invité à se faire spectateur d'«une scène de fantaisie, où un Freud rêvé s'envole enfin loin du filet triste où l'enserrent ses familles, la vraie, les posthumes, toutes» (p. 10). Il va sans dire, mais Catherine Clément tient à nous le rappeler,

que ce Freud-là est *son* Freud, celui qu'elle a découvert en lisant et scrutant les écrits du maître et ceux de ses disciples. Quant à la «pratique» de l'auteur, elle n'est «ni l'analyse ni l'écriture, mais la pratique balbutiante et superbe du cinématographe en son aurore expressionniste» (p. 11).

Enfin, sans scrupules excessifs, les sources sont identifiées dans une postface qui permet de distinguer les faits des inventions, de rendre à Freud ce qui est à Freud... De Freud et sur Freud, l'auteur paraît avoir tout lu: les principales traductions en français, mais sans doute aussi les vingt-trois volumes de la *standard edition*; la correspondance avec sa femme, avec Fliess et avec Lou Salomé, mais sans doute aussi celle avec Jung, avec Groddeck...; la biographie d'Ernest Jones, les souvenirs de Martin Freud et l'étude de Max Schur, mais sans doute aussi le volumineux ouvrage de Didier Anzieu, **L'Auto-analyse de Freud...**

Heureusement, cette érudition sait rester discrète. N'ayant pas voulu écrire un ouvrage didactique mais un roman,

Catherine Clément a eu l'excellente idée de demander à une lectrice, Pamela Tytell, de relire son texte afin d'y «retrouver sans livres les souvenirs de ses lectures» (p. 145). Les références qui sont données, souvent étonnamment précises, résultent de cet exercice. Par la suite, la romancière n'a pas cherché à les compléter et elle avoue «ne plus savoir au juste la part d'invention et de fantasme» (p. 146) contenue dans son livre.

Au terme de ces lettres d'intention que sont les pages d'introduction et de clôture, une surprise attend le lecteur: les promesses faites seront tenues. Le roman lui-même se déroule bel et bien tel qu'annoncé — film, fantasme, fiction, Freud, le tout articulé à travers une culture si riche qu'on ne sait plus où elle commence ni où elle finit.

Située aux antipodes de la biographie de Jones (trois tomes, quinze cents pages, index, bibliographie, imperturbable sérieux), celle de Catherine Clément est elliptique au point de se résumer en quelques flashes d'où furent humour et tendresse.

Elle livre la «part de jeu, de plaisirs intimes», le «petit théâtre secret de la vie de Freud», ce monsieur qu'elle fait voir «très célèbre, notoirement phallocrate, un peu grandement pervers» mais qu'elle reconnaît «largement conforme à [ses] révoltes, [ses] bris d'images, [ses] désirs anciens» (p. 10). Évoquant les derniers moments du maître, elle lui ouvre généreusement les paradis incompatibles de la jouissance et de la gloire. «Beurrée, pleine de soleil. Il se jettera sur elle, assouvissant enfin son désir de Gisela et de pain bis; il trouvera enfin la chair et le four chaud, et la tarte aux pommes, et mangera jusqu'à la folie. Le soleil se lèvera sans crier gare et lèchera les toits pointus. Il entendra le chant du coq, mais ne voudra pas le savoir. Alors seulement, il se lèvera, rassasié. Et, dans la lumière blanchissante de l'aube, il s'évanouira enfin, gorgé de Gisela. Son ombre même se confondra avec les poussières dansantes dans le rai de lumière»... (p. 144). Et si comme on dit, c'était trop beau pour être vrai? «Ou bien Sigmund Freud mourrait dans son lit, en-

touré de toutes ses femmes, à la Greuze. Toutes auraient la main sur la bouche, et l'air effrayé, mais aucune ne pourrait crier» (p. 144). De rêves en cauchemars, l'histoire se réécrit. Il fallait peut-être une femme en effet pour raconter un Freud qui s'apparente mieux au pervers polymorphe qu'à la statue du commandeur.

C'est aux mécanismes du rêve que l'auteur emprunte ses procédés d'écriture: condensation, déplacement, symbolisation, élaboration secondaire. Chaque séquence se présente comme un tableau où se déroule une scène décrite en quelques paragraphes elliptiques. Personnages, objets, situations sont empruntés au «réel» que constituent les documents qui les décrivent, mais l'auteur brouille les morceaux du puzzle et fait ainsi ressortir un nouvel aspect de la vérité ou de la vraisemblance. Où commence l'événement, où finit le fantasme? Tout compte fait dans l'examen des preuves, il n'est pas certain que la version officielle des faits dise plus vrai que la «version culinaire» inventée par Catherine Clément au gré

de ses rêveries savantes.

Dans un passage célèbre de la correspondance avec sa femme, Freud se réjouit d'avoir rendu la tâche difficile à ses biographes en détruisant certains papiers de jeunesse. Il dit ailleurs que sa vie n'a d'intérêt que dans son rapport à la psychanalyse. Et pourtant, en marge de l'oeuvre géniale, n'a-t-il pas semé assez d'indices émouvants pour permettre à la postérité de ne pas l'oublier, lui? Si les fils de Freud sont fatigués, ses filles se portent bien et, mine de rien, veillent à leur façon à la transmission des souvenirs de famille.

«CETTE PHRASE ME SURPREND»

par Guy Cloutier

Sol inapparent par Gilles Cyr. Montréal, l'Hexagone, 1979.

Tel est le premier contact avec le livre d'un nouvel auteur que la lecture se fait tout à la fois timide et incertaine, téméraire parfois, mais rarement dénuée d'une certaine violence. Tour à tour source d'impatience, d'irritation et d'envoûtement, le texte résiste, se défend, se rebiffe: paradigme du maître et de l'esclave, l'agresseur devient l'agressé. D'où le recours fréquent à l'analogie: désir d'exorciser l'inconnu, de le terrasser, de le réduire aux dimensions du connu. Ainsi j'évoque des noms — Follain, Guillevic, Hocquard — ou plutôt je tends des perches, comme si je n'avais de cesse que le texte me révélât son intimité, comme si je voulais l'habiter à tout prix, au risque même d'y pénétrer par effraction. Je lis donc je braconne: je nomme ce que je connais, ce qui fut

déjà habité, comme s'il était essentiel de mesurer constamment l'écart qui me sépare de ce réel nouvellement affranchi par les lois du langage. C'est ainsi que **Sol Inapparent** confirme le destin de toute lecture qui est essentiellement approximation. Quelque part en sa mémoire le texte échappe à toute emprise, comme si telle était sa fragilité qu'il se devait de résister à toute mise en forme autre que celle qui présida à l'accomplissement de sa liberté. À plus forte raison quand il s'agit d'une écriture qui se déploie aux frontières de l'indicible. En ce sens, **Sol Inapparent** se présente comme un texte elliptique. La parole ne cherche pas tant à nommer qu'à guider, à baliser ce chemin défriché à la force des mots dans cette région du réel qui échappe à notre entendement.

Les routes ne nous résument
pas,
elles demandent:

«au bord de la plaine
prescrite
soyez présents,
par vos seuls mouvements
difficiles.»

Où il n'y a pas de route.

Où ce qui reste d'une route
est le silence.

On attend un moment sur le
grand sol.

Et le sol, à nouveau, rejoint
le front qui fraîchit.

Sol Inapparent procède donc d'un constat d'échec. Sur ce chemin ouvert à tous vents qui figure le temps et le lieu de notre âge d'homme, l'histoire n'a su apprivoiser que le visage trompeur des apparences. Tout reste à découvrir, à inventer, à nommer. À nommer cette terre qui scelle notre destin et dont le mystère reste impénétrable; à nommer jusqu'en son centre de pierre cette terre que nous n'avons su habiter.

Sur la terre inconnue, plus
loin
que l'intervalle de la terre
inoccupée
j'ai vu, plus loin encore, la
terre
comme un chemin que nous
n'avons pas suivi.
Pour le dire je suis venu
jusqu'ici.

La terre
serrée
comme une pierre
ou le vent.

Comme une lumière qui
soulève nos mains.

Sans bavure ni artifice, l'écriture de Gilles Cyr semble coulée dans le roc, comme si la parole devait se situer dans le prolongement de la main qui creuse son chemin jusqu'au réel inapparent des choses. Poésie du silence, de l'inexploré, de l'informulé, **Sol Inapparent** nous confronte aux limites de notre langage comme instrument susceptible de nous révéler le sens caché du monde, comme si le langage n'arrivait plus à nommer que son impossibilité à assumer cette fraction du réel qui résiste à nos sens. Poésie dépersonnalisée égale-

ment, non pas que le JE
soit exclu mais plutôt
comme si l'écriture voulait
consacrer la vanité de son
action, le réduire aux di-
mensions de spectateur,
de celui en dépit duquel
tout peut arriver, tout
peut se dévoiler.

Adossé à un mur
venu de la nuit

lentement, je regarde
repris par l'idée simple de la
terre,
alors je traverse les choses
différentes.

Le froid reprend, immobile,
Je regarde autour de nous.
Nous —

Quels fruits? les paniers
vides
nous les avons détruits.

Ils regardent —

Lieu de rupture, à la
frontière entre l'habité et
l'inhabité, entre le dit et le
non dit, **Sol Inapparent**
n'est pas pour autant un
chant d'impuissance. Cette
rupture que le texte ex-
plore comme sa propre

mémoire s'inscrit au coeur
même du procès de
l'écriture. En cela elle
s'ouvre sur ce que Böll
appelait la morale du lan-
gage. Poussés jusqu'à leur
extrême tension, les mots
échappent à notre em-
prise, révèlent la puissance
insoupçonnée de leur
mémoire et, ironique-
ment, ont alors la force de
nous entraîner aux portes
de l'innommable.

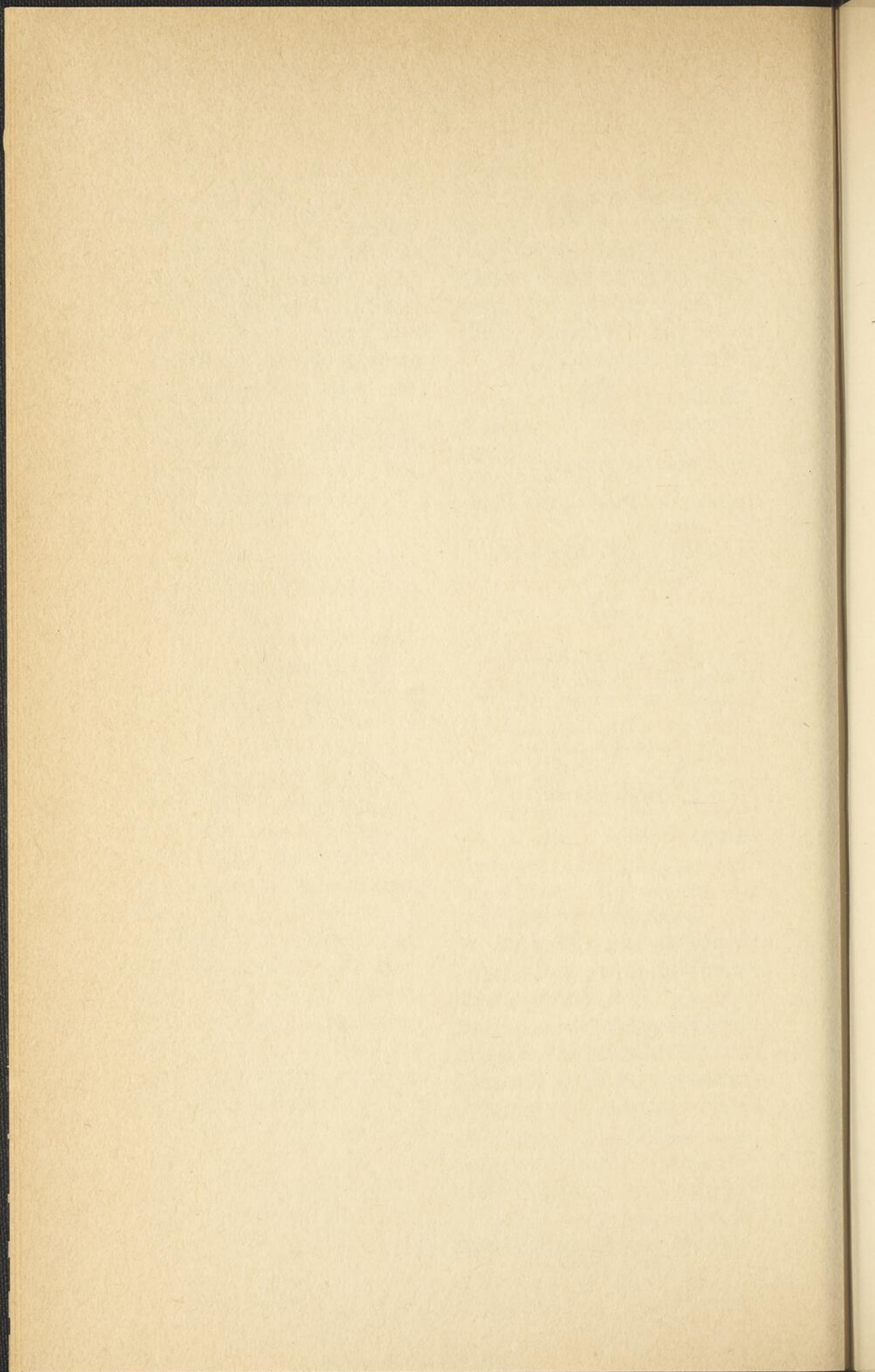
Au bout de la tête
le mur,
le moment bleu

Je nomme
ce que je ne vois pas.

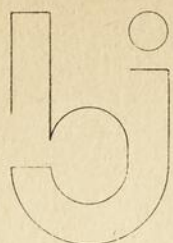
Sur la table quelques objets,
quelques poèmes.

Il fait beau.

Cette phrase me surprend.



Bulletin d'abonnement



La nouvelle barre du jour
C.P. 131, Succ. Outremont
Outremont, Qué. H2V 4M8

La nouvelle barre du jour
vous offre gratuitement
un des livres suivants
publiés par
VLB ÉDITEUR

*

Journal de l'année passée
Geneviève Amyot

**N'évoque plus que le
désenchantement...**
Victor-Lévy Beaulieu

**Les petits chevaux
amoureux**
Michel Garneau

Polyphonie.
Roman d'apprentissage
Philippe Haeck

*

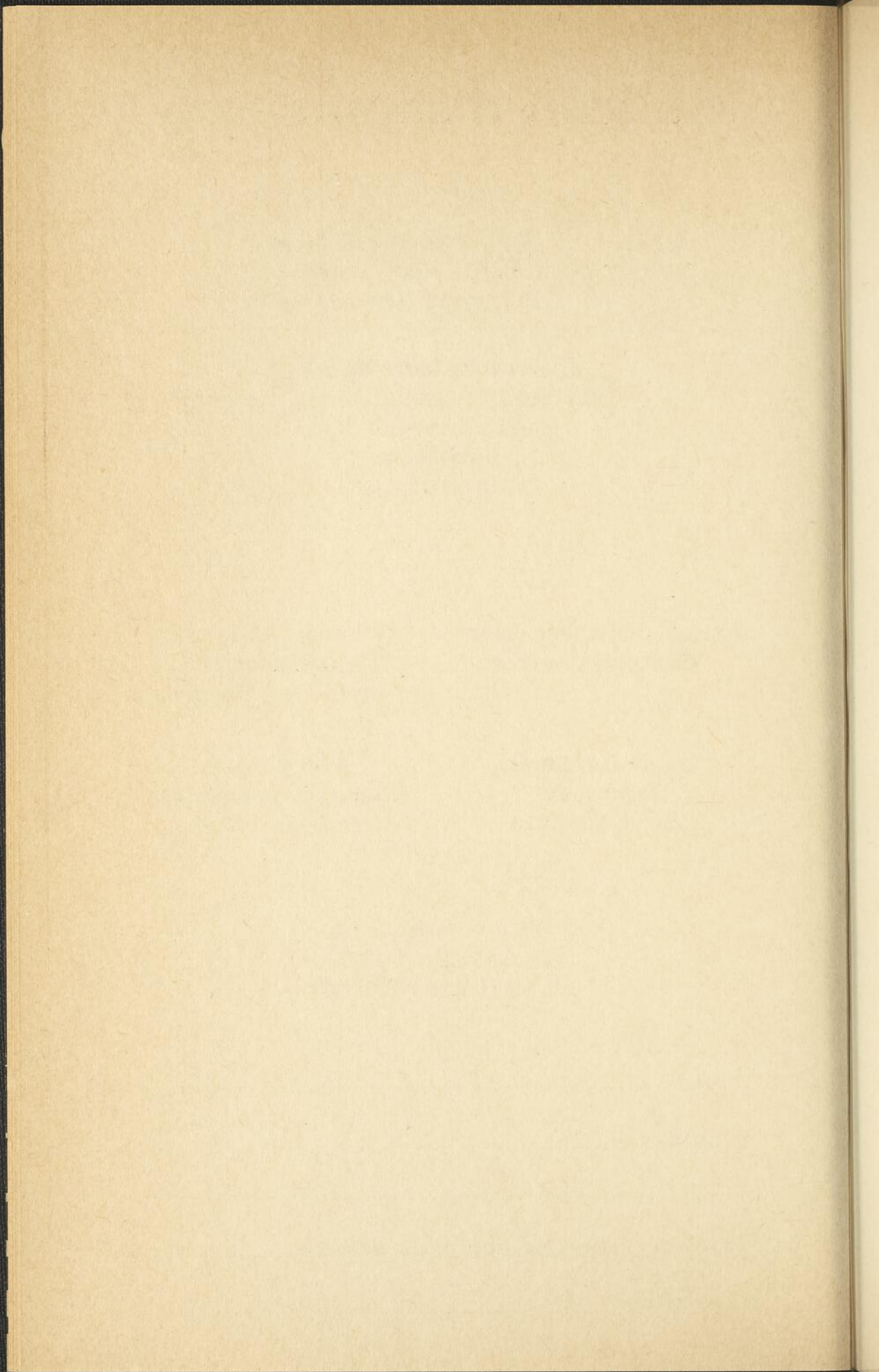
12 numéros, un an
au Canada : \$30.00
à l'étranger : \$36.00

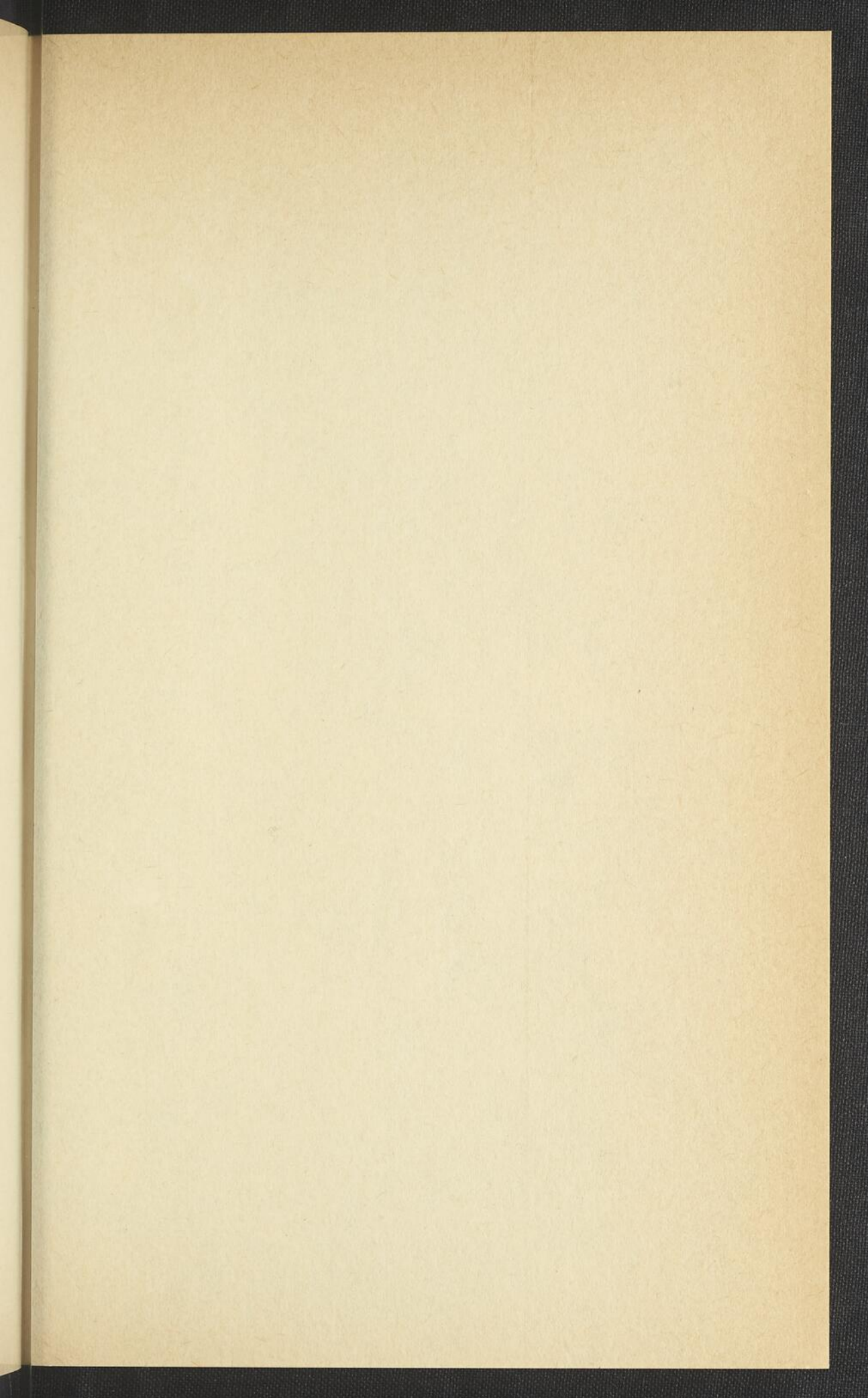
nom _____

adresse _____

Veillez m'abonner à partir du numéro _____

Livre choisi _____





Achévé d'imprimer
en mai mil neuf cent soixante-dix-neuf
sur les presses de l'Imprimerie Gagné Ltée
Louiseville - Montréal.
Imprimé au Canada



Des textes de:

Normand Campeau
André Paul
Marie-Claire Vaillancourt
Louis-Dominique Lavigne
Gabriel-Pierre Ouellette
Robert Morency
Jean-Pierre Guay
Louise Cotnoir

Des commentaires de:

Nicole Deschamps
Guy Cloutier